

63/g

Septembre 1963

N° 9

m e n s u e l



Brabant

Tourisme.



MULTI LES ASPECTS

de

l'inauguration de l'exposition

au

Brabant à Vienne

Qui s'est tenue
au Landesmuseum

★

Du 12 juillet
au 4 août 1963

★

Notre Secrétaire
M. Maurice-Alfred
Duwaerts
pilote les personnalités
autrichiennes et belges
dans les différentes
salles de cette impor-
tante manifestation
culturelle.

Fédération de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

COTISATION : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Le Brabant à Vienne, par M.-A. Duwaerts ... p. 1
- Paul Troger en l'Abbaye d'Altenburg en Basse-Autriche, par M.-A. Duwaerts ... p. 5
- Les places Madou et Surllet de Chokier, par Frans Weemaels ... p. 8
- La bière en général et les bières brabançonnaises en particulier, par Prof. G. Kauert ... p. 11
- Halte à l'ancienne Abbaye d'Aywiers, par Joseph Delmelle p. 15
- Oplinter : une église et une abbaye, par Emile Poumon ... p. 20
- La Maison de « La Louve », par Pierre Giraud ... p. 24
- Visages de nos métiers d'art en Brabant, par Robert Goffaux p. 26
- Jeu de ville : La Filature, par Guy De Loof ... p. 30
- Septembre, notre joie et notre peine, par Paul Dewalhens ... p. 33
- La tarte de Wavre, par A. Brasseur-Capart ... p. 33

Les textes publiés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.
Les manuscrits ne sont pas renus.

NOTRE COUVERTURE :

A l'occasion de l'exposition organisée à Vienne par l'Office des Métiers d'Art du Brabant, les passagères de l'avion régulier Sabena pour Vienne ont été fleuries par nos hôtesses. Cet avion transportait les fleurs que le Comité de propagande des fleurs coupées des Halles aux Producteurs de Bruxelles avait mises gracieusement à notre disposition pour décorer les salles du Landesmuseum.

Le Brabant à Vienne

A l'invitation du Gouvernement de Basse-Autriche, la Province de Brabant a organisé, avec le concours de l'Office provincial des Métiers d'art, du Service de Recherches historiques et folkloriques et de notre Fédération, une brillante exposition au Landesmuseum, à Vienne, du 12 juillet au 4 août 1963.

Cette exposition brabançonne faisait suite à celle organisée par la Basse-Autriche à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, en février 1961, et dont nos lecteurs se souviennent certainement.

Ce fut l'occasion de différentes cérémonies et manifestations qui donnèrent lieu à de nombreuses réminiscences d'un passé glorieux. Les Viennois eurent ainsi l'occasion de se rappeler que le Brabant fut l'un des plus beaux fleurons de leur Empire.

De gauche à droite : M. Louis Colot, notre ambassadeur à Vienne; M. de Néeff, gouverneur du Brabant; l'ex-chancelier Figl, gouverneur de la Basse-Autriche et M. Emil Kuntner, député permanent de la Basse-Autriche.





L'ex-chancelier d'Autriche Figl, souligne l'amitié qui unit nos deux peuples.

difficultés; une prudence extrême s'impose et il vaut mieux, en tous cas, d'aller « pedibus cum jambis » pour effectuer de courtes distances.

Nos amis de la Basse-Autriche tinrent, eux aussi, à nous présenter leurs réalisations. Après avoir exploré toute la ravissante vallée de la Kamp, on nous fit visiter la centrale électrique de Ottenstein sur Kamp, l'une des

plus grandes de la Basse-Autriche. C'est une société, la Newag, qui exploite les forces hydrauliques de la Basse-Autriche et fournit l'énergie pour l'économie régionale ainsi que le courant à la population. M. Viktor Muellner, directeur général, nous fit lui-même les honneurs de ses impressionnantes installations et nos députés permanents, Courtoy et Courdent, ne furent pas les derniers de la délégation à s'intéresser aux explications de notre mentor (voir la couverture IV de notre Revue).

Mais la Basse-Autriche c'est aussi la Wachau, c'est-à-dire toute une partie de la vallée du Danube où la culture de la vigne est à l'honneur. Nous eûmes d'ailleurs l'occasion, au cours d'une soirée mémorable, de déguster les fameux crus de Durnstein. Nous les recommandons à nos amis brabançons à l'occasion. Ils ne le regretteront pas !

Enfin, nul ne l'ignore, la Basse-Autriche est la patrie de l'art baroque, si mal connu chez nous.

Chaque année l'une ou l'autre abbaye, restaurée, devient, grâce aux efforts déployés par les députés permanents de Basse-Autriche et le Dr Gustav Herrmann, assisté du Dr Feuchtmüller, qui dirige avec talent, dynamisme, et compétence les services artistiques du Landesmuseum, véritable musée vivant. Je dois avouer humblement qu'en cette matière il y a des leçons à prendre en Basse-Autriche.

Nous avons eu le plaisir de visiter, sous la conduite avisée du docteur Feuchtmüller, l'extraordinaire exposition Paul Troger, axée précisément sur l'art baroque et qui se tient, jusqu'au 13 octobre, en l'abbaye restaurée d'Altenburg. Ce genre de manifestation obtient un immense succès auprès du public autrichien et les visiteurs se comptent par plusieurs centaines de milliers !...

Revenons, pour conclure, à la présence brabançonne à Vienne. Elle aura, pensons-nous, grâce à l'obligeante collaboration des Halles aux Producteurs

Au cours de la séance académique d'ouverture, ces souvenirs furent évoqués, fort à propos, par notre Gouverneur, M. de Néeff, notre ambassadeur à Vienne, M. Colot et l'ex-chancelier Figl, Gouverneur de la Basse-Autriche, qui tint à souligner qu'après bien des conflits il ne restait aucune animosité entre nos deux peuples.

Notre exposition revêtait de multiples aspects. Les Métiers d'art occupaient la place d'honneur au rez-de-chaussée et à l'étage du remarquable musée, situé en plein cœur de Vienne, à quelques pas de la Hofburg.

Les Autrichiens prirent un vif plaisir à admirer les tapisseries, céramiques, émaux, tissages, bref, tout l'éventail de la si riche production de nos artistes. Ils ne ménagèrent pas leurs éloges et ce fut réellement, pour eux, une véritable découverte.

Grâce à l'aimable collaboration des Halles aux Producteurs de Bruxelles, notre exposition donnait l'aspect du plus souriant des visages, animé par des roses d'une splendeur insoupçonnée, rehaussé par des œillets éclatants de beauté et par toute une moisson florale odoriférante qui provoqua les cris d'admiration des Viennoises. Ces fleurs avaient été amenées de Bruxelles par l'avion régulier Sabena et, au départ, nos gracieuses hôtesse ne manquèrent pas de fleurir toutes les passagères.

Mais notre exposition avait bien sûr un aspect touristique. C'est ainsi que nous avons montré à nos amis autrichiens la physionomie moderne de Bruxelles et, notamment, les grands ouvrages d'art réalisés pour faciliter le trafic automobile dans notre capitale.

— Comme vous avez de la chance, m'a dit un Autrichien. Cela doit être un plaisir de circuler en auto dans tous vos tunnels !

Il est vrai de dire que l'utilisation d'un véhicule à moteur dans le cœur de Vienne présente certaines

de Bruxelles et de la Sabena — que nous tenons vivement à remercier — été bénéfique sous plus d'un aspect, non seulement pour Bruxelles, siège du Marché commun, auquel les Autrichiens s'intéressent bien plus qu'il n'y paraît, mais aussi à notre Brabant et s'avérera, en définitive, un excellent moyen de propagande pour toute la Belgique. Nous y avons enregistré un joli succès de visiteurs, doublé d'un intérêt sans cesse grandissant pour notre pays. Peut-on exiger davantage ?

Cette manifestation a constitué un heureux prélude à la « Quinzaine belge » que les grands magasins STEFFL organiseront dans le courant du mois

de septembre, dans la rue la plus commerçante de Vienne.

A la veille de la « Semaine autrichienne » qui se déroulera à Bruxelles en octobre prochain (nous en donnons le programme, par ailleurs) elle aura prouvé à nos amis autrichiens, comme le souligna M. Franz Jonas, bourgmestre de Vienne, qui reçut officiellement en son hôtel de ville notre Gouverneur et MM. Courtoy et Courdent, que Bruxelles et Vienne demeurent deux pôles d'attraction importants de la culture européenne.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

La riche production de nos artistes



Nos métiers d'art étaient à l'honneur

En haut : deux aspects du rez-de-chaussée.

En bas : une des vues (salons de l'étage) dont nous en reproduisons d'autres dans la page suivante.

L'art baroque autrichien

en l'abbaye d'Altenburg en Basse-Autriche

LA Basse-Autriche, par bien des aspects, ressemble au Brabant. Mais ses vallées sont certainement beaucoup plus découpées dans le Nord, ce qui a d'ailleurs permis aux ingénieurs d'établir sur la Kamp de puissants barrages, d'où la naissance dans une région couverte de magnifiques bois et de vieux châteaux, d'une industrie nouvelle : le tourisme de plein air, avec de magnifiques terrains de camping, des villages à tourisme social et la possibilité de pratiquer, sur d'immenses lacs, tous les sports aquatiques. Bien sûr ces barrages ont d'abord donné l'énergie électrique qui a été à la base de la renaissance économique de la Basse-Autriche.

Mais la Basse-Autriche fourmille de nombreux couvents et châteaux qui contiennent tous des trésors artistiques de toutes les époques de la riche histoire culturelle de l'Autriche.

Depuis trois ans, les Services culturels de Basse-Autriche font merveille, puissamment aidés, faut-il le dire, par le Gouvernement provincial de Basse-Autriche qui s'attache à restaurer les unes après les autres les nombreuses abbayes célèbres par leurs bibliothèques ou par leurs fresques baroques. Il y a trois ans, donc, ce fut la remarquable exposition en l'abbaye de Melk, où l'œuvre de Jakob Prandtauer était mise en évidence. L'an dernier, Jakob et Friederich Gauermann furent à l'honneur à Gutenstein. On eût ainsi l'occasion d'admirer ces grands maîtres de la période Biedermeier. Et, quant à nous, nous regretterons toujours que cet aspect de l'art autrichien n'ait point été présent à l'exposition, si remarquable, « L'art et la Cité », organisée cette année au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles par le Crédit communal de Belgique, à l'occasion du congrès jubilaire de l'Union internationale des Villes.

En 1963, le couvent d'Altenburg a été choisi pour abriter une exposition Paul Troger.

PAUL TROGER

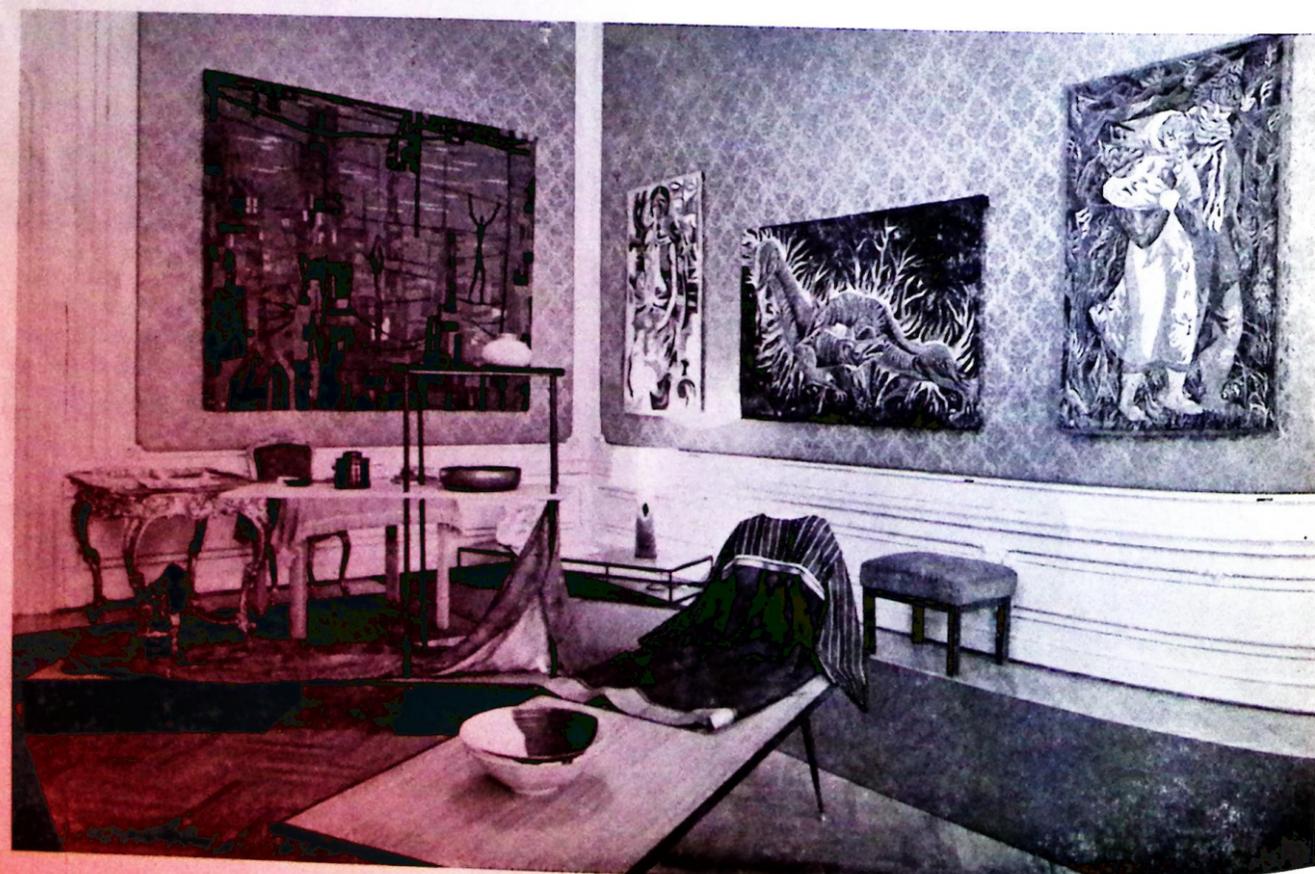


Autoportrait (vers 1730).

Paul Troger est un des peintres les plus significatifs de l'Art Baroque en Autriche. Né en 1698 à Welsberg dans le Tyrol du Sud, il est mort à Vienne en 1762. Solimena à Naples, Concha à Rome, Crespi à Bologne et Piazzeta à Venise furent ses maîtres. Lorsque Troger revint en Autriche en 1727, il prit la route de Salzbourg pour s'installer en Basse-Autriche où l'on trouve ses imposants cycles de fresques. Les principales étapes de son œuvre sont les couvents de Melk, Zwettl, Altenburg, Göttweig, Seitenstetten, Geras, Hradisch et Bratislava (Tchécoslovaquie) ainsi que de Raab (Hongrie). Professeur et Recteur de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, il exerça une grande influence sur ses élèves et forma une génération artistique qui connut une nouvelle apogée dans l'œuvre géniale de Franz Anton Maulpertsch.

Nous signalons à nos amis brabançons et belges qui se trouveraient en Autriche à l'automne, que cette manifestation restera ouverte de 9 heures à 18 heures tous les jours jusqu'au 23 octobre 1963. C'est l'événement culturel autrichien à ne pas manquer.

Bien que la surface dont disposaient les organisateurs à Altenburg fût restreinte et ne permit qu'un choix relativement limité, on peut y admirer toute une série d'œuvres capitales. Répartie dans les salles



Grâce à une présentation intelligente, la riche bibliothèque d'Altenburg retrouve toute son importance historique et culturelle.

de gala restaurées de l'abbaye, l'œuvre de Paul Troger est encadrée par une série de pièces d'art de son époque, dont les croquis et les dessins du maître (130 dessins et lithographies, soit pratiquement l'œuvre

Le plafond vu de l'escalier d'honneur orné de fresques de Paul Troger.

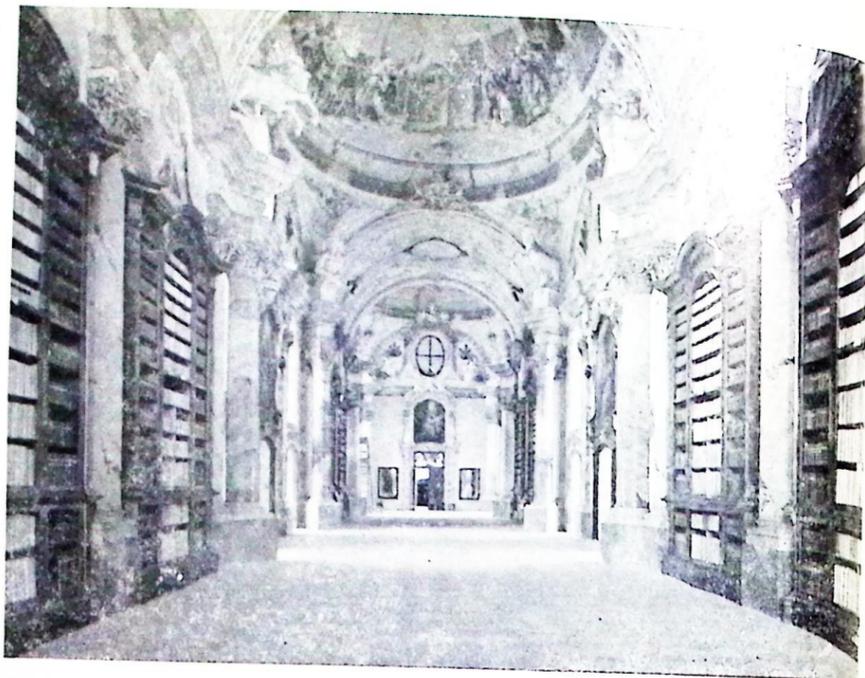


complète du peintre, propriété de la collection graphique de l'Albertina de Vienne, qui n'ont jamais été exposés), des meubles de

la Cour impériale, des objets d'art artisanal, ainsi que des sculptures de Jakob Schletterer. C'est l'architecte Joseph Munggenast qui créa les salles impériales dans lesquelles nous avons pu contempler les remarquables fresques du Maître. L'art baroque autrichien se présente à nous dans toutes ses formes et sous tous ses aspects : d'abord dans l'escalier d'honneur orné de fres-

ques de Paul Troger; ensuite dans les chambres impériales — véritable apothéose — meublées dans le style contemporain concrétisant le baroque bourgeois et celui de la Cour; enfin, dans l'église de l'abbaye où devant cette œuvre grandiose, le visiteur est confronté avec une étude sur l'unité des arts.

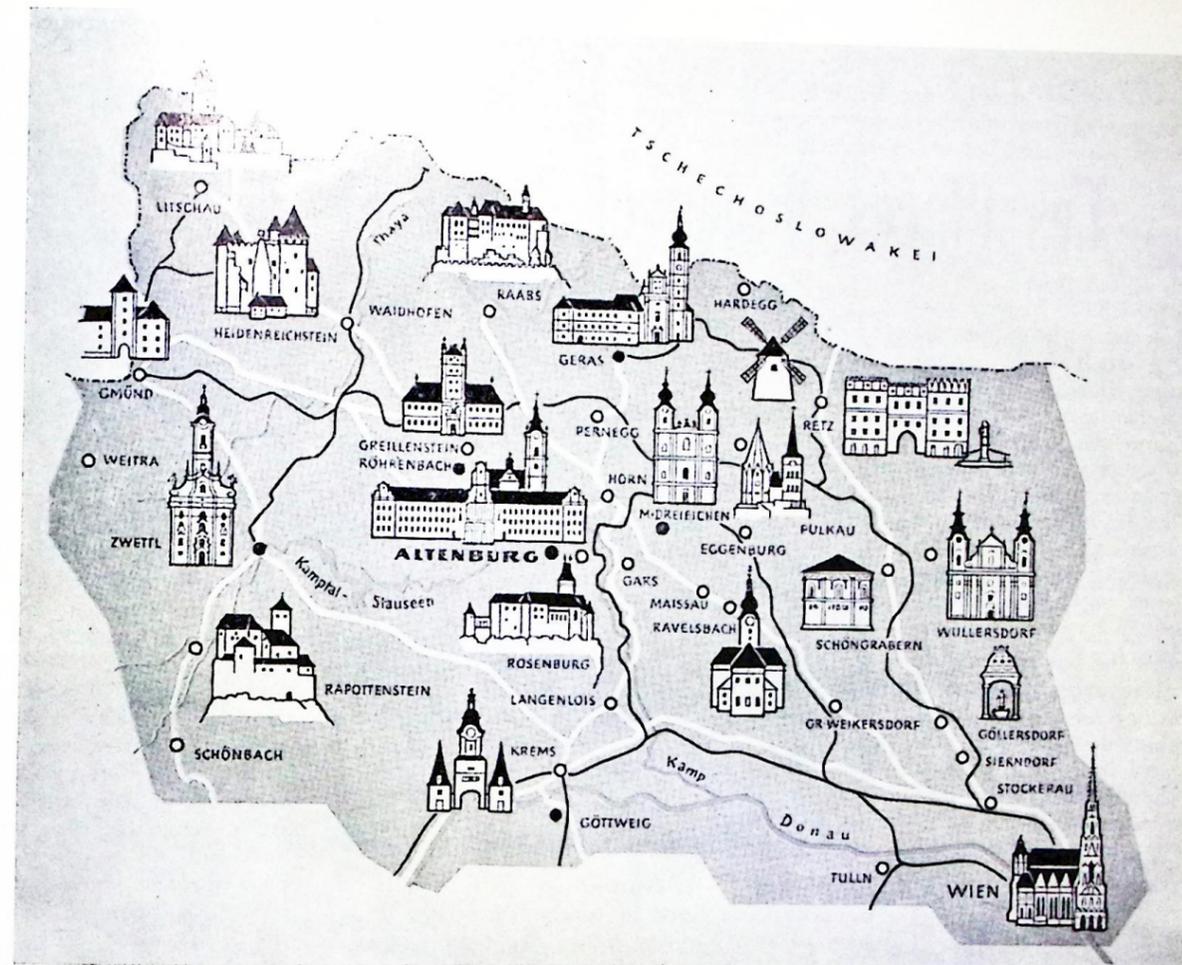
Nous avons énormément apprécié la manière intelligente de présenter, en la riche bibliothèque de l'abbaye, tous les documents d'archives (depuis les contrats jusqu'aux croquis, esquisses, diapositives géantes de fresques d'autres couvents). On peut suivre ainsi la naissance des œuvres, les comparer avec d'autres projets contemporains et cette biblio-



thèque retrouve ainsi toute son importance historique et artistique.

Mais à Altenburg il y a aussi une crypte qui a son mystère que nous n'avons d'ailleurs pas réussi à percer. Dans cette crypte de volume gigantesque, se trouvent les fresques représentant la Danse macabre, en baroque, naturellement. On y découvre également la « Descente de Croix » du sculpteur Giuliani à côté des catafalques somptueux de Charles VI et

Des orgues qui ne manquent certes pas d'allure !



Au départ de Vienne, on atteint le Couvent d'Altenburg soit par le train à partir de la Gare François-Josef (Franz-Josef-Bahn) (service d'Autobus au départ de la gare de Horn), soit en autobus. Les touristes motorisés utilisent la route fédérale de Horn ou celle de la vallée du Kamp. Le Bureau de Tourisme de Basse-Autriche entretient un service spécial d'autobus au départ de Vienne.

du prince Eugène, illustrant à merveille cette époque où le baroque autrichien a été porté jusqu'au tombeau.

Mentionnons encore, dans la Salle de Gala, une des œuvres principales de Paul Troger, exposée sous ses propres fresques du plafond : « La lapidation de saint Etienne ».

Signalons, pour terminer, que dans les salons d'apparat de l'aile de marbre on peut admirer des meubles de grande valeur, des fauteuils, de riches tapisseries, propriété de la Cour de Lichtenstein, des guéridons, de nombreux objets d'art en porcelaine,

des faïences et de la vaisselle en or et en argent, divers objets, souvenirs de l'archiduc Joseph, plus tard empereur d'Autriche.

Personnellement, nous avons beaucoup apprécié une robe de gala hongroise et un sabre d'enfant, richement décoré.

Il nous reste à féliciter tous les organisateurs et réalisateurs de cette monumentale exposition qui ont véritablement réussi à créer dans les salles d'Altenburg une atmosphère réellement impressionnante.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

Les Places Madou et Surllet de Chokier

BRUXELLES a vu passer au cours des siècles tant de personnalités illustres, qu'il semble que les rues soient faites un peu de ce qu'ils y laissèrent de leur amour ou de leur gloire. Et pourtant, les noms des rues de Bruxelles retiennent-ils l'attention qu'ils méritent de la part des habitants, des Brabançons, des touristes ?

Une avenue, une place ou une rue : c'est un chemin, des maisons, des souvenirs, un symbole, tout un passé ! Voici p.ex. la place Madou. C'est en 1860, après la suppression de l'octroi, que la porte de Louvain disparut. On construisit alors la place semi-circulaire qu'on appela « place Madou », en souvenir de Jean-Baptiste Madou qui y habita et mourut au n° 7 (la maison a été reconstruite en 1957). Cent mille fois par jour, le nom de Madou est prononcé. Mais qui connaît le grand peintre, que fut Madou ?

Il naquit à Bruxelles, le 3 février 1796. Dès son jeune âge, il donna de tels témoignages d'un goût particulier pour le dessin que ses parents (son père fut employé communal) firent les sacrifices nécessaires afin qu'il pût développer son talent naissant. C'est ainsi que Madou reçut ses premières leçons de dessin du dessinateur et peintre A. Brice. Il fréquenta ensuite l'ate-



Place Madou, à l'endroit de cette construction moderne se trouvait la maison du peintre et dessinateur Jean-Baptiste Madou que voici, d'après la lithographie de Baugniet (1836).



lier alors réputé de Pierre François où il eut notamment Navez comme émule. Madou exposa pour la première fois au Salon de 1813. Son envoi y fut remarqué et fut même acquis par la Commission du Salon. Madou, contraint à gagner sa vie, donna à son tour des leçons de dessin et s'établit même comme calligraphe. Il accepta, lors de la constitution du royaume des Pays-Bas, en 1814, un emploi d'expéditionnaire au ministère des Finances. Plus tard encore, il fut successivement copiste chez un fabricant de savon, comptable chez un marchand de nouveautés pour entrer de nouveau au service de l'Etat en qualité de dessinateur calligraphe. C'est en cette qualité que Madou séjourna pendant un certain temps à Courtrai, puis passa à Mons où s'effectuaient les travaux du canal. En 1820, Madou retourna à Bruxelles, où il avait trouvé un emploi de dessinateur chez l'imprimeur et lithographe Weissenbruch. A partir de ce moment, Madou s'adonna exclusivement au dessin et à la peinture.

Chez Weissenbruch, chez Jobard et plus tard, chez Dewasme, Madou dessina et grava un nombre incroyable de planches. Ses premiers dessins sur pierre figurent dans « Voyage en Circassie », de Taitbout de Marigny. Madou collabora également à deux ouvrages :



« Les Politiques du Village », une œuvre de J.-B. Madou.

(Musée Moderne des Beaux-Arts, Bruxelles.)

« Voyage pittoresque dans le Royaume des Pays-Bas », de De Cloet, et « Vie de Napoléon », de Gréban de Saint-Martin. Outre cette collaboration, Madou publia diverses planches, actuellement très rares, ayant trait à la mort et aux funérailles de Napoléon et d'autres mettant en scène les mœurs bruxelloises. L'œuvre la plus importante de Madou, après qu'il se fut séparé de Weissenbruch, fut le recueil « Costumes du peuple de toutes les provinces des Pays-Bas ». Il dessina ensuite un certain nombre de planches pour l'ouvrage « Costumes belges anciens et modernes, militaires, civils et religieux », qui parut en 1830. Force nous est d'avouer que les costumes anciens, que Madou dessina, sont de pure fantaisie. Parmi les ouvrages auxquels notre dessinateur collabora ensuite, il y a lieu de signaler le recueil des « Costumes de l'armée des Pays-Bas » et ceux de la « Bataille de Waterloo » et de la « Bataille des Quatre Bras ». Vers 1828, Madou se rendit à La Haye où, entre autres travaux, il fit le portrait du roi Guillaume, ainsi que ceux de nombre de personnages en renom. Rentré à Bruxelles, il illustra l'« Histoire de la Toison d'Or », de Reichenberg.

Vinrent les événements de 1830, qui firent une grande impression sur Madou. De nombreux dessins, représentant des scènes ou des acteurs de la révolution, en témoignent. Il publia ensuite ses planches de l'« Inauguration de Léopold I^{er} », et des « Uniformes de l'armée belge », qui enrichirent son œuvre déjà si considérable. Madou illustra encore la « Physionomie de la Société en Europe, depuis 1400 jusqu'à nos jours », de Collin de Plancy, œuvre

qui consacra sa réputation. L'auteur se vit récompensé au Salon de 1836 par la médaille d'or. Il y a lieu de mentionner ensuite, et tout particulièrement, la série des « Scènes de la vie des peintres des écoles flamande et hollandaise », comprenant vingt importantes lithographies illustrant des épisodes de la vie des maîtres des écoles flamande et hollandaise. Madou était devenu entre-temps professeur de dessin à l'Ecole militaire. Il obtint en 1839 la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold.

Madou se mit enfin à la peinture. Il y apporta ce même esprit de fine observation, cette même grâce et cette même sincérité qui caractérisent ses dessins. Aussi le succès de Madou, comme peintre, fut-il également grand. Parmi ses œuvres principales, il faut citer « La fête au château », qui figura notamment à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; « Le trouble fête », « La chasse au rat », « Le coup de l'étrier », « L'arquebusier », etc. Madou, à l'âge de 68 ans, peignit, pour sa propre maison, une série de tableaux dont les sujets sont empruntés aux fables de La Fontaine. Dix ans plus tard, à la demande du Roi, il exécuta pour le château de Ciergnon une série de tableaux du même esprit, comprenant six grandes compositions.

Erasmus-Louis Baron Surllet de Chokier, d'après la lithographie de Simonau.





Place Surllet de Chokier, où se trouve le monument de la Brabançonne, par Charles Samuel.

Madou est mort le 31 mars 1877, couvert d'années et de réputation. Il était membre de la classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale, membre des Académies d'Amsterdam et d'Anvers. Il était commandeur de l'Ordre de Léopold.

La place semi-circulaire, appelée « place Madou », se trouve à l'emplacement d'une des sept portes de la ville, qui faisaient partie de la seconde enceinte (fin XIV^e siècle). Elle était admirablement construite et donnait accès à un chemin, qui permettait d'aller rejoindre à travers Saint-Josse la route de Cologne. La porte fut démolie en 1783. Sous le gouvernement hollandais, en 1823, on la remplaça par une porte identique à celle de Schaerbeek (deux aubettes octogones et une grille). Elle servait à la perception de l'octroi et disparut après la suppression de cette taxe en 1860. De l'autre côté de la place Madou s'ouvre la place Surllet de Chokier, où se trouve le monument de la Brabançonne par Charles Samuel.

Surllet de Chokier (1769-1839) vécut sous plusieurs régimes qui se succédèrent à courts intervalles. En mai 1797, il fut élu administrateur du département de la Meuse-Inférieure. Le Consulat le nomma membre du Conseil Général de ce département. Durant l'Empire, il siégea — de 1812 à 1814 — au Corps législatif. Lors de la constitution du royaume des Pays-Bas, Guillaume I^{er} l'appela à la seconde Chambre pour représenter la province de Limbourg. Aux Etats généraux que le souverain convoqua en session extraordinaire à la Haye à la suite de la révolution française de juillet 1830, Surllet se prononça pour la séparation administrative du Nord et du Sud du royaume.

Elu le 3 novembre député au Congrès National par le collège électoral de l'arrondissement de Hasselt, il fut porté le lendemain par ses collègues à la présidence, poste qu'il conserva jusqu'à son avènement à la régence. C'est le 24 février qu'il fut appelé à cette fonction, la plus haute du jeune état belge. Malgré ses sympathies pour le duc de Nemours, dont il avait appuyé fortement la candidature, Surllet de Chokier — après le refus du souverain français — s'abstint de contrecarrer ses ministres, qui proposaient l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg. Le 21 juillet 1831, le baron Erasme-Louis Surllet de Chokier, régent du royaume, déposait ses pouvoirs sur la place Royale de Bruxelles devant le premier souverain de la Belgique indépendante, en proclamant : « J'ai vu l'aurore du bonheur se lever pour mon pays; j'ai assez vécu ». Retiré dès lors dans son château de Gingelom, près de Saint-Trond, il ne voulut plus exercer que les fonctions de bourgmestre de cette humble commune, ayant refusé le mandat de sénateur que le collège électoral de Liège lui avait confié. C'est là qu'il mourut le 7 août 1839, presque oublié, et c'est dans le cimetière de ce village qu'il fut inhumé.

Rappelons que le boulevard entre la porte de Louvain et la porte de Namur reçut — en 1831 — le nom de « boulevard du Régent » en l'honneur du baron Surllet de Chokier. Il fut commencé en 1821 sous la direction, non de Vifquin, l'auteur principal des plans des boulevards, mais de l'architecte Charles Van der Straeten père, qui en modifia la conception.

Frans WEEMAELS,
Membre de l'U.B.E.T.

Pour répondre aux vœux émis par de fidèles lecteurs, la « Revue du Brabant » vient de faire confectionner un album-couverture, imitation cuir, de teinte rouge très agréable à l'œil et d'une conception moderne fort pratique, qui permettra à chacun de conserver nos numéros au fur et à mesure de leur publication.

Les amateurs peuvent se le procurer au Bureau d'Accueil de la Fédération touristique du Brabant, 2, rue St-Jean, à Bruxelles, au prix dérisoire de 50 francs, ou en versant ce montant au C.C.P. 3857.76.

LES « WIEZE OCTOBERFEESTEN » COMMENCERONT A SCHAERBEEK LE 21 SEPTEMBRE

Les 9^{es} « Wieze Octoberfeesten », organisées par le Syndicat d'Initiative de Wieze, auront lieu, cette année, du 21 septembre au 6 octobre inclus. Trois orchestres bavarois prêteront leur concours journalier.

Le vernissage aura lieu le 21 septembre à Schaerbeek, et comportera un cortège folklorique ainsi qu'une réception officielle à la Maison communale.

45 formations musicales allemandes, 40 françaises, 40 néerlandaises et 130 belges se sont fait inscrire pour participer aux différents cortèges folkloriques.

LA BIÈRE EN GÉNÉRAL

et les bières brabançonne en particulier

GÉNÉRALEMENT le public belge, consommateur régulier de bières, est peu informé au sujet de sa boisson nationale.

Il y a 8.000 ans, on connaissait déjà à Babylone 16 types de bières. Le dieu Anou, au temple d'Ur, recevait entre autres offrandes, 4 espèces de bières. Le roi Amourabi édicta sur la fabrication et la vente de ces boissons des lois en faveur du consommateur, toute fraude y était punie de noyade. Les prêtresses trouvées dans un débit étaient enterrées vives.

En Egypte, l'invention de la bière a été attribuée à Osiris. La bière se buvait dans les tavernes, mais était aussi employée en médecine. Un vieux manuel propose un demi-oignon haché dans la mousse de bière comme remède extraordinaire contre la mort.

La pratique de la maturation de la bière était connue de la plus haute antiquité et se pratiquait dans des galeries souterraines en Arménie.

La bière était connue en Gaule au temps de l'invasion romaine sous le nom de Cervoise et le métier de brasseur s'est perpétué au Moyen Age sous l'appellation de « Cervoisiier ». Cette boisson connut une grande célébrité et fut toujours largement consommée en Belgique.

Actuellement, au point de vue économique, la brasserie tient dans l'activité nationale la 3^{me} place après les mines et la métallurgie. Elle emploie 5 % de la population active du pays.

On peut estimer que la consommation annuelle de bière par tête d'habitant y est de 130 litres contre respectivement 80 et 60 litres pour l'Angleterre et l'Allemagne. A titre de comparaison, la consommation hollandaise est de 14 litres par an.

La bière est vraiment la boisson nationale belge : la consommation annuelle d'eau est par habitant de 26 litres, le café 113 litres (= 4,49 kg) le lait 100 litres par rapport à l'alcool 1,35 litres et le vin 5,35 litres.

Au point de vue industriel, la production de la brasserie est estimée, dans le système belge, d'après le nombre de kg de matières premières déclarées aux Accises lors de la mise en fabrication. Pour la comparaison de l'évolution de la prospérité, on se réfère aux chiffres de 1935. En cette année, 1.243 brasseries déclarèrent un versement de 188.609.000 kg de matières premières. En 1962, ce nombre d'entreprises était ramené à 365 brasseries et passait à 330 en janvier 1963; le versement de 1962 atteignit près de 175 millions de kg.

Parmi ces brasseries, il en est un groupe de cinq entreprises qui, à lui seul, a versé en 1962 plus de 29 millions de kg ! Tandis que parmi les plus petites on en trouve encore une qui a versé 1.350 kg en un an !

Il sera intéressant de voir ce que représente dans cette activité la part du Brabant. Notre province peut s'enorgueillir de posséder 92 brasseries sur les 365 usines existantes. Pour janvier 1963 : 76 sur 330, qui, à elles seules, participent

« Que la bière coule ! » s'écrie le duc Jean I^{er} lors de la reconstitution d'une fête folklorique brabançonne, qui se déroula au printemps 1957, à la Vieille-Halle-aux-Blés, en présence de M. de Néeff, gouverneur de la province de Brabant et du regretté M. Spaclant, président de la Commission du Folklore Brabançon.



et vend du moût et encore ! au kg !!! Celui qui achète le moût le fermente, le prépare, procède aux coupages et quelquefois vend la bière en pipes ou tonnes, tandis qu'un soutireur la met en bouteilles et la vend aux cafetiers qui la débitent.

La composition : 40 % de froment et jadis froment roux de Brabant.

Fermentation : dite spontanée — on n'ajoute pas de levain — le moût est exposé à l'air et ce sont les ferments naturels du terroir qui l'ensemencent. On y rencontre une levure, des *bretanomyces* (*Lambicus*) — des lactiques — quelquefois un microbe indésirable : *Bacillus viscosus bruxellensis* Van Laer qui rend la bière aussi épaisse qu'une huile de 30° SAE.

Ces ferments travaillent en symbiose et la fermentation dure deux ans, puis on procède aux coupages et la mise en bouteilles champenoises. Le *Lambic* va y évoluer comme le champagne (étude de A. Vossen) et devient alors la gueuze.

Le *lambic doux* est de la bière de 2 ans, édulcorée au sirop de candi. Jadis on faisait les brassins en 2 catégories : le *lambic* de forte densité et la *marc* de faible densité. Par mélange et édulcoration on préparait du *faro*. A présent il n'y a plus que le *Lambic*.

Le *Kriek* est du *lambic* qui a macéré sur 16 à 20 kg de cerises brabançonnaises (*Schaerbeek*) ou du Nord par Hectolitre de bière. On prépare également de la gueuze aux framboises. Ces préparations réclament une main-d'œuvre et une attention importantes.

Une vraie gueuze doit reposer sur lie à la façon du bourgogne, elle doit être débitée d'une main experte. La propension à la facilité qui règne de nos jours pousse à filtrer le *lambic* et à le saturer au gaz carbonique artificiel à la manière des limonades — c'est une hérésie. C'est aussi une erreur de « sucrer » ou de mélanger du sirop de grenadine à la bière — cela rappelle la pratique des méridionaux qui mélangent de la citronnade à de l'export. Ce sont là des aberrations qui défont le goût et le bon sens.

Une bonne gueuze se boit au naturel — est particulièrement désaltérante en été — tonique en hiver par sa densité — apéritive et reconstituante. Les



Au Square du Petit-Blon, d'élégantes statues en bronze personnelles des corporations professionnelles de Bruxelles. Voici celle représentant les Brasseurs (L'Arbre) due au talent de J. Van den Kerckhove.

convalescents en prennent même additionnée d'un jaune d'œuf.

De nombreux souvenirs de l'activité professionnelle et des témoignages de la vie florissante de la corporation subsistent dans le pays de l'ancien Duché de Brabant. La Maison des Brasseurs d'Anvers maintint son activité journalière jusqu'au banquet final de 1930, tandis qu'à Bruxelles la Chevalerie du Fourquet renoua avec les traditions en 1954 et rétablit le prestige du Métier.

Un congrès de la Brasserie a réuni les personnalités internationales à Bruxelles cet été.

- (1) Suikmanden : panier en osier ou fils de cuivre tressés en forme de cône qui, enfoncés dans la masse, laissent pénétrer le liquide au centre du panier, d'où il était puisé. Ceci invite à rappeler une anecdote relative à certaines enseignes de cabaret « in de zoete inval » dont on rencontrait naguère un exemple chaussée d'Alsemberg à Uccle. Au-dessus de la porte était fixée une enseigne figurant deux jambes sortant d'un panier conique dont la pointe était dirigée vers le bas. Beaucoup de personnes s'imaginaient, bien à tort, qu'il s'agissait de la mésaventure d'un maraudeur qui aurait voulu s'emparer du miel d'une ruche. L'erreur était flagrante mais imprégnait l'esprit populaire. Il s'agissait plus exactement de l'accident arrivé à l'ouvrier brasseur qui, s'étant penché trop fortement au-dessus de son « *stuikmande* » pour y puiser le moût clair avec son petit chaudron, avait perdu l'équilibre et avait donné de la tête dans la cuve à brasser. Le moût étant un liquide sucré, il s'agissait bien d'un « *zoete inval* » — mais c'était aussi une allusion à la « douce effraction » que réalisait celui qui entraînait dans l'établissement pour y déguster une pinte de bière fraîche.

Prof. G. KAUERT.

Halte à l'Ancienne Abbaye

d'AYWIFIERS

« Pourquoi chercher au loin ce qui est à notre portée ? »



(Photo : Michel Delmelle.)

A droite de la porte d'entrée de l'ancienne abbaye d'Aywifières ou d'Aywiers, sous Maransart, est encastrée une plaque qui nous dit que sainte Lutgarde, cistercienne, née à Tongres en 1182, a vécu pendant quarante ans en ces lieux, jusqu'à sa mort survenue le 12 juin 1246.

Sainte Lutgarde serait donc entrée à Aywiers en 1206 mais les historiens de l'abbaye prétendent que cette dernière, fondée en 1207 aux Awirs, près de Liège, n'aurait été transférée à Aywiers qu'après 1215 après une installation momentanée à Lillois-Witterzée. Il semble donc que la plaque exagère quelque peu. Sainte Lutgarde ne peut avoir vécu plus de trente années dans cet admirable vallon du Roman Pays de Brabant qui ne garde plus, hélas, que d'assez maigres vestiges de l'ancienne retraite cistercienne.

Evoquant l'histoire de l'abbaye dans le copieux ouvrage qu'il a consacré à l'Ordre de Citeaux en Belgique des Origines (1132) au XX^e siècle, Dom Joseph-Marie Canivez écrivait : « Le nouvel emplacement du monastère était parfaitement choisi. Rien n'est beau comme le vallon d'Aywifières vu des hauteurs de Couture, avec ses larges étangs, ses bois entrecoupés de clairières, ses vastes bâtiments que dépassent les

Entrée principale de l'abbaye. La pierre bleue et le toit d'ardoises s'harmonisent aux tons du ciel brabançon.

(Photo : de Sutter.)



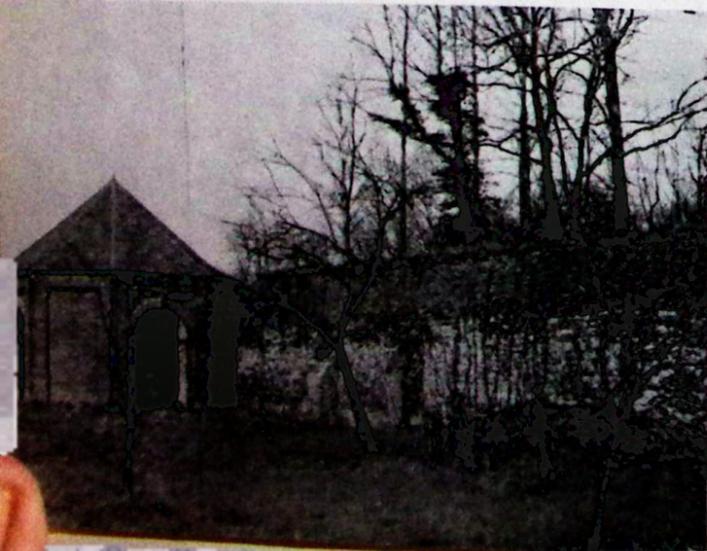


Portique d'entrée.
Sobre élégance du XVII^e siècle.
(Photo : de Sutter.)

quenté avant la Révolution française. Comme Aywiers se trouve environ à mi-chemin entre Wavre et Nivelles, les pèlerins suivaient la grande route qui reliait ces deux villes, et s'arrêtaient au tombeau miraculeux... ».

Placée à l'origine sous la direction de Villers, l'abbaye d'Aywiers passa en 1238 sous l'autorité d'Aulne. D'aucuns — dont Jules Stecher — ont émis l'hypothèse selon laquelle la poétesse brabançonne Hade-wijck y serait décédée en 1248 après avoir été prénommée, peut-être, au rang d'abbesse.

L'abbaye d'Aywiers ne devait être confrontée avec ses premières difficultés qu'au XIV^e siècle. Elle fut pillée en 1489 et, au cours des années 1567 et 1568, fut envahie à plusieurs reprises par des mercenaires qui terrorisèrent, violèrent et massacrèrent les pau-



Pavillon (1539).
Vestige le plus ancien de l'abbaye.
(Photo : de Sutter.)

vres religieuses sans défense. Pendant une centaine d'années, des soldats ayant déserté y séjournèrent, pillant et rançonnant les fermes et les villages des environs. Incendié au terme de cette période, le monastère fut réoccupé par les religieuses au commencement du XVII^e siècle et partiellement reconstruit. Il devait subsister jusqu'à la Révolution française après avoir connu une nouvelle période de prospérité matérielle. Nous savons qu'il fut, durant ce temps-là, le siège d'un bailliage dont le titulaire fut, vers la fin du XVII^e siècle, Conrad Messelbrier, maître de Bierges, décédé en 1707. Nous savons également que l'abbaye, qui possédait la seigneurie de Maransart, bénéficiait des dîmes de Court-St-Etienne, Sart-Dame-Aveline, Houtain-le-Val, Loupoigne, Ways, etc., et que ces « redevances » furent à l'origine d'innombrables conflits réglés, pour la plupart, grâce à l'arbitrage du Prince-Evêque de Liège. Nous savons aussi, entre autres choses, que le fermier d'Hubermont, sous Maransart, devait fournir annuellement, aux moniales d'Aywiers, vingt-cinq stiers d'avoine ainsi que des chapons et des poules pour une valeur totale de 68 florins. Divers documents nous apprennent, d'autre part, que des séances de confirmation, présidées par un évêque, eurent lieu régulièrement à l'abbaye, notamment les 29 mai 1753 (21 confirmés) et le 18 juillet 1766 (62 confirmés).

L'abbaye fut supprimée le 4 décembre 1796 et vendue trois jours plus tard. Chassées de leur frais vallon, les cisterciennes, après avoir erré d'asile en asile, se regroupèrent au château de Fauquez puis acceptèrent l'hospitalité du marquis de Traze-gnies d'Ittre qui mettra, à leur disposition, une aile de son château d'Ittre. La dernière moniale ne devait s'éteindre que plus d'un demi-siècle plus tard, en 1849.

Les bâtiments d'Aywiers devaient passer entre de nombreuses mains dont celles du général Le Hardy de Beaulieu, de François-Pierre de Meeüs, de Louis-Georges Julien — directeur de théâtre —, de Jules Willame — qui fut député permanent de la province de Brabant — et d'Henri Limauge-Dansaert. Certains d'entre eux subsistent toujours, ceinturés par un mur d'enceinte que l'on voit s'allonger en suivant les accidents du terrain. Des quelque 2.050 hectares de terres que posséda l'ancienne abbaye il n'en reste, aujourd'hui, que 7.



La porte de Ste-Lutgarde.
(Photo :
Michel Delmelle.)

Le site, réputé pour sa beauté, est de toute beauté. Avant de franchir la porte d'en bas, nous passons — avec le chemin — au-dessus de cette chantante petite rivière qu'est la Lasne. Celle-ci forme, à droite, un bel étang sur l'eau étale duquel voguent quelques cygnes majestueux. « Des étangs luisent au soleil », écrit Désiré Denuit, car Aywiers signifie « eau » et des sources sourdent de partout ici, alimentant des ruisseaux jaseurs et de fraîches cressonnières ».

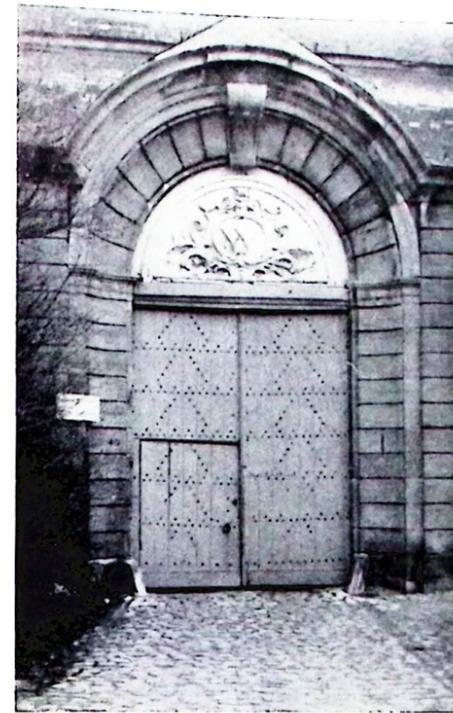
La porte d'en bas, sur le côté de laquelle a été apposée une plaque en souvenir de sainte Lutgarde, est surmontée d'un fronton triangulaire avec niche où veille une statuette de Saint-Benoît. Quelques maisons se dressent à main droite. Sans caractère, elles occupent l'emplacement d'anciennes dépendances et sont situées, bien qu'étant à l'intérieur de l'enceinte enmurail-lée, en dehors de la clôture monastique qui s'ouvre, à main gauche, par une porte, généralement condamnée, avec imposte en plein cintre ornée de motifs décoratifs encadrant un écusson où s'inscrit la lettre W.

Que subsiste-t-il des anciens bâtiments monastiques ? Un pavillon Renaissance, isolé, ainsi que le « Château » qui, avant d'être converti en demeure de plaisance, servit de demeure aux aumôniers des moniales cisterciennes... Ce « Château », flanqué de deux petits pavillons aux toits à la Mansart et d'une épaisse tour carrée, occupe à peu près le centre de la clôture et s'accroche à flanc de coteau, dominant de sa façade du XVIII^e siècle à un étage et long toit d'ardoise percé de trois lucarnes une partie des anciens jardins abbatiaux. Ce château est une demeure privée qui ne se visite pas.

La partie la plus intéressante de l'ancienne abbaye, en dehors de la vieille clôture monastique, est constituée par la ferme avec ses étables en ruines, sa grange, l'ancien corps de logis, etc.



Vue d'ensemble avec l'ancienne aumônerie actuellement aménagée en demeure de séjour ou de plaisance.
(Photos : Michel Delmelle.)



L'entrée de l'enclos monastique.

non sans raison, la véracité des assertions de l'historien. La mémoire de Charles Rogier ne souffrirait-elle pas si leur exactitude était prouvée ?

La ferme d'Aywiers appartient, pendant plusieurs années, à un nommé Collin qui la céda à un fabricant de tissus, Léopold Vanham, qui autorisa des religieuses de Nancy à s'y installer et à y ouvrir une école. Celle-ci n'eut qu'une existence éphémère et, les classes fermées, la ferme fut achetée par Frédéric Plasman qui la vendit un peu plus tard à un brasseur, Camille Mathieu. Elle passa ensuite à Frédéric Mathieu, avocat à Nivelles, père de Jules Mathieu, grande figure du socialisme belge et futur Gouverneur de la Province de Liège. Les Mathieu apportèrent quelques modifications aux bâtiments, aménageant des logements ouvriers dans une partie de ceux-ci. Ces logements se situent à main droite, face aux étables ruinées et envahies par une végétation luxuriante, lorsqu'on regarde le haut corps de logis fermant, du côté de la clôture, le vieux quadrilatère de la ferme. Chacun a sa porte et sa fenêtre et ils évoquent, dans leur succession, certains coins de béguinage flamand, dont celui de la Rue des Moutons à Louvain. Devant eux, groupées en d'étroits parterres, quelques fleurs sourient à la belle saison.

Plus haut, on retrouve la sinieuse muraille qui fait le tour de l'ancienne abbaye et de ses dépendances qui comprenaient, notamment, un ou plusieurs moulins hydrauliques actionnés par les eaux de la Lasne détournées de leur cours naturel. Une autre porte monumentale, ornée extérieurement d'une statue de Sainte-Lutgarde et portant le nom de cette illustre cistercienne, permet de sortir du vieux domaine

monastique qui, ainsi que l'écrivait jadis Edouard Michel, permet encore d'« évoquer les beaux souvenirs de ferveur et de mysticisme qui s'attachent au nom d'Aywiers ».

Le val brabançon où vécut sainte Lutgarde ne conserve plus que quelques vestiges de l'abbaye de moniales cisterciennes dont nous avons rapidement esquissé l'histoire dans la première partie de cet article. Certains de ces vestiges, en dépit du travail d'érosion auquel le temps ne cesse de se livrer, gardent toujours beaucoup d'éloquence. Leurs rudes et douces pierres ont bien des confidences à faire au touriste de passage en ces lieux riches, à la fois, de mélancolie et de séductions. Sortant de l'enceinte monastique, on pénètre bientôt — que l'on prenne le chemin qui se situe dans le prolongement de celui qui se glisse sous les deux portes d'accès ou que l'on emprunte celui qui, tout de suite après la Porte Sainte- Gertrude, se met joyeusement à monter — dans un bois qui faisait partie, autrefois, des biens de de l'abbaye. Il y règne un calme émouvant que ne troublent nullement les chants ou les pépiements des oiseaux. Au-delà, on retrouve la campagne harmonieusement vallonnée avec, au-dessus d'elle, un ciel large, peuplé de quel-



Abbaye d'Aywiers. — La porte d'en bas.
(Photo : Michel Delmelle.)

ques beaux nuages qui animent et colorent sa bleuis- sante immensité. On respire à plein poumons et l'on se souvient de ce que Rosa Hardouin écrivait cer- tain jour, après avoir rendu visite aux ruines d'Ay- wiers :

« A l'heure où l'homme cherche dans d'autres pla- nètes ou dans un avenir incertain un monde meil- leur, personne ne redécouvrira donc le paradis perdu des amantes d'un Dieu exigeant ?

Ni la douceur ondulante des coteaux environnants ?

Ni la lumière filtrée par un bois vibrant de mélo- dies, cadre toujours présent que le Brabant taille exactement à la mesure humaine ?

Pourquoi chercher au loin ce qui est à notre por- tée ? ».

Joseph DELMELLE.

Abbaye d'Aywiers. — La ferme.
(Photo : Michel Delmelle.)



Une énergique protestation d'Ohain contre l'abattage des arbres de la place Communale

La modernisation de la Nationale 53 reliant Ge- nappe à La Hulpe va entrer dans la voie des réali- sations : le premier tronçon d'une longueur d'envi- ron six kilomètres allant d'Ohain à Couture-St-Ger- main a été mis en adjudication par le ministre des Travaux publics.

Mais la traversée de la place d'Ohain, qui est un site classé, constitue l'un des points épineux des travaux projetés. Elle occasionnera l'enlèvement de huit beaux arbres.

A ce propos, M. Trachet, bourgmestre d'Ohain, a écrit au journal « Le Soir » que, contrairement aux assertions des fonctionnaires du ministère des Travaux publics, « ni la Commission des monuments

et des sites, ni l'Administration communale d'Ohain n'ont accepté de porter modification à la géométrie actuelle de la place Communale d'Ohain ».

« Le projet de mutilation est à ce point ressenti par la totalité de la population d'Ohain, que des protestations s'élèvent de toute part et que l'Admi- nistration communale ressent avec satisfaction la solidarité de la grande majorité de la population avec elle-même, dans les efforts de notre administra- tion pour éviter un tel sacrilège. »

Tous ceux qui connaissent la beauté du site menacé protestent avec énergie contre le projet qui consiste à abattre toute une rangée d'arbres.

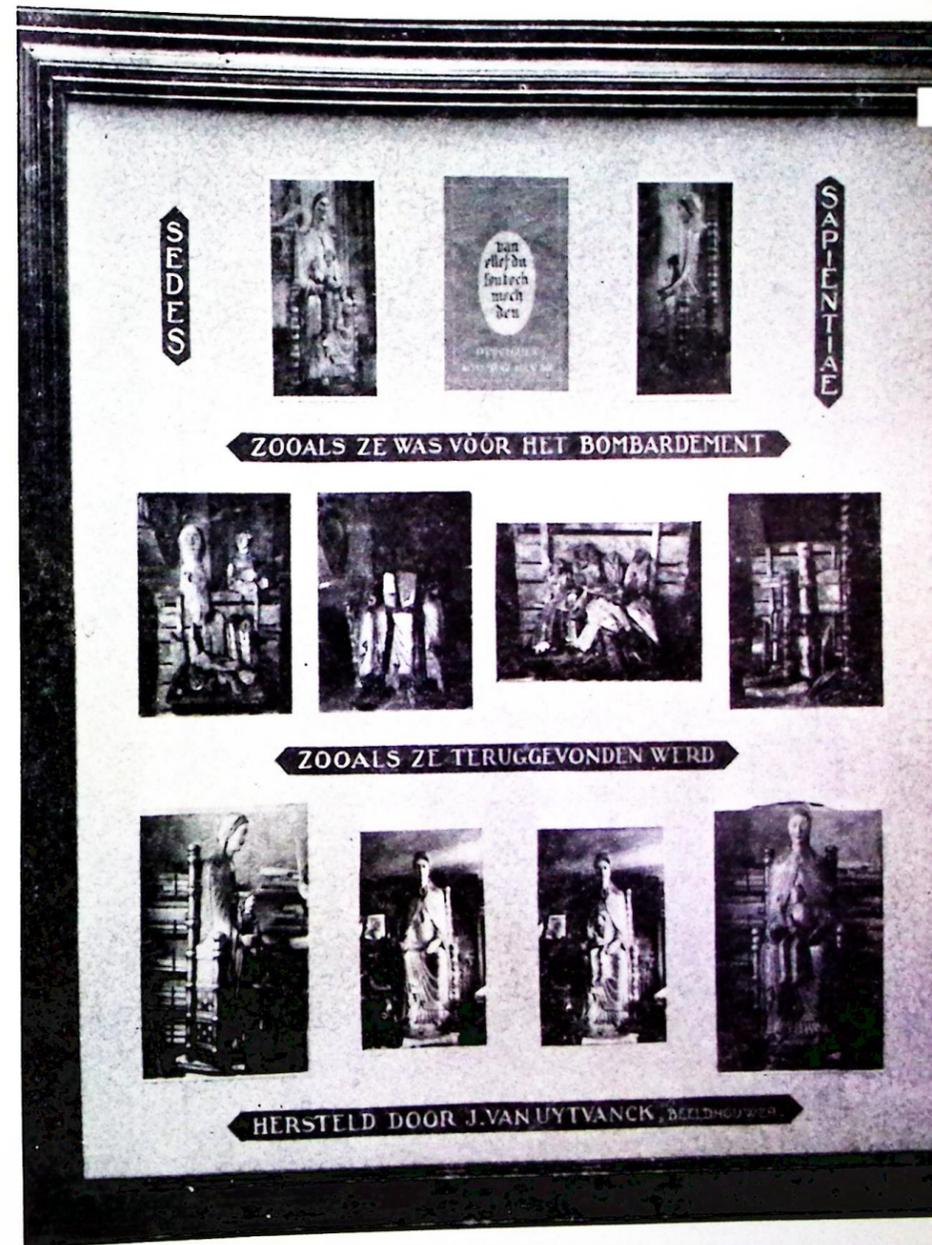
La Vierge «SEDES SAPIENTIAE» de Louvain

DANS l'article con- sacré à la Vierge « Sedes Sapien- tiae » de Louvain, paru dans le dernier numéro « juillet-août » de notre revue, Pierre Giraud, son auteur, écrit que lors du bombardement de mai 1944, la statue de cette vierge ne subit que quelques écorchu- res, d'ailleurs sans gra- vité.

M. Jean Van Uyt- vanck de Bruxelles, doc- teur en droit, croit, dit- il, de son devoir de rec- tifier cette information.

En réalité, la statue a été retrouvée en d'in- nombrables morceaux épars sous les décom- bres de l'Eglise Saint- Pierre, ainsi qu'il res- sort du document pho- tographique, ci-contre, qu'il a bien voulu nous adresser et que nous reproduisons bien volontiers.

Nos lecteurs et l'auteur lui-même ne man- queront pas d'apprécier la valeur qu'apporte, pour la touchante histoire de cette vierge sou- riant, cette précision photographique.



Et, nous nous permettons d'ajouter — même si la modestie de notre correspondant doit en souffrir — que si la statue paraît aujourd'hui n'avoir subi aucune dégradation grave, c'est pour avoir été parfaitement restaurée par son père, le sculpteur Van Uytvanck.

OPLINTER

UNE ÉGLISE ET UNE ABBAYE

AUJOURD'HUI nous porterons nos pas à Oplinter, non loin de Tirlemont, la ville blanche brabançonne. Le village, fort ancien, s'adonne surtout à l'agriculture. Son église paroissiale, dédiée à sainte Geneviève, apparaît, sous le rapport de l'architecture, comme l'un des édifices ruraux les plus remarquables du Brabant. La patronne de Paris y est l'objet d'un pèlerinage très fréquenté, et ce, depuis le XII^e siècle. Dans la localité plane encore le souvenir d'une ancienne abbaye de cisterciennes connue sous le nom de Val-des-Vierges.

Leur moulin, dit de Broeckem, qui tire son énergie de la Grande Gette, est toujours en état de fonctionner. On lit dans la brochure « Les moulins du Brabant », éditée par le Service de recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant en 1961, « Le chevalier Arnoul de Linter ou de Crainhem, du consentement de son suzerain, Henri, en fit abandon à son fils Gérard qui le vendit à l'abbaye de Maegdenael, à charge d'une redevance annuelle de deux muids de seigle et de distribuer aux religieuses pour une valeur de cinq autres muids, après la mort d'Arnoul, le jour de la célébration de sa mort. Cette usine rapportait en 1645, 160 florins et en 1787, 600 florins. Elle était double et comprenait un moulin à grains et un moulin à huile ou tordoir séparé du

premier, par une écluse ou vanne. Par la suite, le tordoir fut transformé en moulin à foulon ». Une pierre porte une crosse et la mention V.M.-1783. Un autre moulin à grains, actionné par la Gette, disparut au XV^e siècle.

LE VAL-DES-VIERGES.

D'autres vestiges de ce moutier subsistent encore de nos jours. Il s'agit de constructions des XVII^e et XVIII^e siècles, en briques rayées de pierre blanche, percées de-ci de-là de meurtrières. Au centre, un porche en pierres de taille est surmonté d'un haut relief polychromé (1661) évoquant le fondateur de Citeaux. L'ensemble des bâtiments, classé il y a quelques années, est occupé actuellement par une ferme modèle. Supprimée par les révolutionnaires français en 1796, l'abbaye fut vendue comme bien national deux années plus tard.

Le Val-des-Vierges avait connu des débuts modestes mais il avait profité des largesses de généreux donateurs. Le duc de Brabant, Henri I^{er}, lui donna les dîmes d'Oplinter en 1225. Le sire de Wesemael, Arnold, lui offrit des biens à l'occasion de l'entrée de sa fille au monastère. Francon de Wesemael l'imita. L'abbaye, qui relevait spirituellement de Villers-la-Ville, disposait de la collation de quatre cures : Neer-

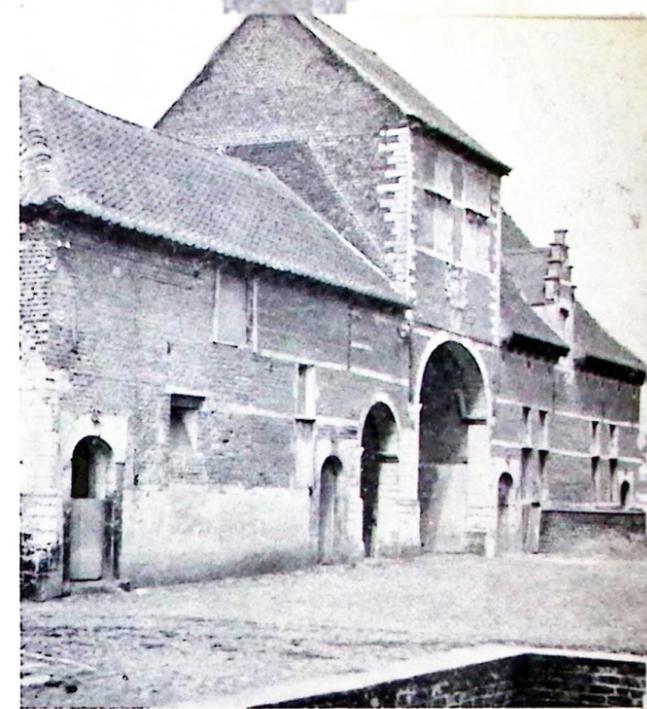
linter, Opveld, Meerhol et Menterode. Elle était très fervente. Dom Martène, l'auteur du « Voyage littéraire de deux bénédictins » s'y arrêta en 1714 et nota : « Nous partîmes de Saint-Trond le 25 août pour aller à l'abbaye d'Orient et de là à celle de Magdendael, autrement appelée le Val virginal, proche de Lintres. Elles sont toutes deux de l'ordre de Citeaux. La première est peu de chose. La seconde est fort belle et régulière ».

L'abbaye possédait des œuvres d'art remarquables qui furent dispersées à la Révolution. Un retable en chêne, sculpté par Robert Moreau en 1524, passa à l'église paroissiale qui s'en dessaisit au profit des musées royaux d'art et d'histoire à Bruxelles. La fabrique d'église a fort heureusement conservé le magnifique Christ du XIII^e siècle, appendu à l'arc triomphal. Sur cette œuvre étonnante, le Sauveur est attaché à la croix par trois clous. Aux extrémités deux motifs soigneusement sculptés évoquent saint Servais et saint Lambert.

BEATRICE LA BIENHEUREUSE.

A l'abbaye du Val-des-Vierges se rattache le souvenir de Béatrice de Nazareth qui composa le plus ancien texte en prose néerlandaise. C'est son père, un riche bourgeois de Tirlemont nommé Barthélemy, qui fonda Magdendael en 1219. A la mort de sa femme, nommée Gertrude, il se retira à l'abbaye

*Pierre commémorative de la « Croix Sacrée »
incrustée dans le mur de l'abbaye.*



*Dépendances et porche d'entrée de l'ancienne abbaye
du Val-des-Vierges, fondée en cet endroit au
XIII^e siècle.*

brabançonne de Florival à Archennes. Ses trois filles, Béatrice, Christine et Sibylle l'accompagnèrent de même que son second fils, le premier ayant déjà revêtu la coule blanche des Prémontrés à Averbode. Son séjour à Florival sauva cette abbaye pour lors en difficulté financière. L'abbesse envoya Béatrice à La Ramée (Jauchette) pour s'initier à la copie des manuscrits et à l'enluminure. Elle s'y lia avec Ide de Nivelles qui l'initia au mysticisme. Elle s'en fut ensuite avec son père à Oplinter fonder le nouveau moutier. Elle se retira finalement à Nazareth (Lierre) où elle décéda le vingt-neuf août 1268. C'est à Oplinter qu'elle composa en 1236 son « Traité des sept espèces d'Amour Divin ». Etudiant la vie de cette mystique, le père de Moreau écrit : « De bonne heure, elle contracta l'habitude d'écrire l'histoire de sa vie, de ses épreuves, de ses tentations, de ses anxiétés, de ses pénitences, de ses peines, comme aussi de ses lumières, de ses grâces et des faveurs spirituelles dont elle jouit. De cette autobiographie, écrite en thiois, se servit le cistercien, auteur de sa vie. Nous ne la possédons plus dans son texte original. Mais un petit écrit intitulé « Van seven manieren van minne » correspond exactement à un chapitre de cette œuvre. Par sept degrés, l'âme s'unit d'abord à l'humanité du Christ par la souffrance, les œuvres, les vertus, puis, à sa divinité, et enfin s'élève à la vision de la Sainte Trinité. Ce traité de Béatrice présente un caractère métaphysique comme les écrits d'Hodewijck, cependant il aime à nous maintenir dans la sphère de l'expérience. Il a une valeur durable. Sainte Thérèse chantera dans ses sept châteaux de l'âme le grand cantique dont Béatrice entonna le prélude... ».

*Vue d'ensemble montrant la
ferme-abbaye d'Oplinter, en-
foncée dans la campagne.*

Photo : De Sutter.



Deux détails de la belle « Croix d'Oplinter ».

SAINTE GENEVIEVE.

Elle n'existait pas encore lorsque la mystique composait ses écrits car on la bâtit tout au long du XIV^e siècle, en terminant par le chœur, long de trois travées, à chevet pentapartite. Les trois nefs d'égale hauteur, plan rare en Brabant à l'époque, sont partagées en quatre travées. La tour carrée, placée à l'occident se coiffa d'une flèche en 1710. Remontant au XIII^e siècle, elle apparaît comme la partie la plus ancienne de l'édifice qui atteste une forte influence wesphalienne et qui serait l'œuvre de Françon de Linter. La construction est renforcée par des contreforts. Les nefs latérales forment extérieurement des pignons triangulaires; l'un des méridionaux porte le millésime 1671. Sur la première travée de la nef se greffent deux chapelles rectangulaires formant croisillons. A la dernière s'appuient deux porches latéraux. Le méridional, le plus orné (vers 1360) abrite une statue de la Vierge et de l'Enfant. Les voûtes, à simple croisée d'ogives, sont supportées par des colonnes décorées de chapiteaux. Ceux de la nef centrale ont été remplacés par des stucs au XVIII^e siècle.



On ajouta aussi une chapelle de chaque côté du chœur. La septentrionale, dédiée à Notre-Dame, date de la première moitié du XVI^e siècle. L'autre, construite un siècle auparavant, est consacrée à sainte Geneviève. La décoration en pierre blanche est remarquable, surtout les consoles et les belles clefs de voûte sculptées et peintes. Elle comprend deux travées et s'éclaire par trois belles grandes fenêtres ogivales. On y a déposé toute une série de statues gothiques et baroques. Celle de Sainte-Barbe date du XV^e siècle, celle de Saint-Georges et du dragon de 1520. Un retable où se voient une Déposition de croix et une figuration des donateurs, se complète de volets peints. Des boiseries décorées furent ajoutées au XVIII^e siècle. La porte à peintures gothiques qui se voit au chœur donne accès à la sacristie.

Plus au nord de la localité une chapelle, établie en 1542, se blottit contre une charmille centenaire. On y voit différentes statues en bois de la fin de l'époque gothique et un autel datant du XVIII^e siècle.

Oplinter se trouve à proximité de deux importantes cités d'art brabançonnaises, Tirlemont et Léau, que vous devez voir ou revoir.

Emile POUMON.



Le moulin de Broeckem (1249).
Photo : R. Montens.

Formation de guides touristiques pour le Brabant et notamment pour Bruxelles

UNE ANNEE DE COURS DU SOIR.

But :

- préparer les candidats - guides touristiques, spécialisés pour le Brabant, et notamment pour Bruxelles, à leur mission;
- assurer à tout honnête homme curieux du passé une solide information historique, folklorique, artistique et géographique en ce qui concerne la Province de Brabant;
- perfectionner la formation du personnel enseignant en ce qui touche l'étude du milieu local et régional.

Programme :

- géographie touristique et itinéraires en Brabant;
- histoire du Brabant en général et de ses principales villes, notamment de Bruxelles;
- folklore brabançon;
- les monuments civils et religieux de la Province, ses musées et curiosités artistiques;
- nombreux extra-muros et visites commentées d'établissements culturels.

Durée et organisation des cours :

- durée : 32 semaines. Le soir à partir de 18 h 30, à raison de deux soirées par semaine.

Les exercices extra-muros se placent, selon les nécessités et les possibilités, le soir, le samedi après-midi ou le dimanche.

Les cours sont mixtes et gratuits.

Ils se donnent au C.E.R.I.A., 1, avenue Emile Gryson, Anderlecht.

Ouverture des cours : lundi 1^{er} octobre, à 18 h 30.

Conditions d'admission :

- être porteur d'un des diplômes suivants : diplôme d'instituteur ou d'institutrice primaire; diplôme d'enseignement secondaire supérieur (athénées, lycées, A2 et A6/A2);
- régent(e) de l'enseignement moyen ou technique, agrégé(e) de l'enseignement moyen (degré supérieur).

La validité de tout autre titre ou diplôme peut être soumise à la direction du cours lors de l'inscription éventuelle.

Titre octroyé :

Si le candidat satisfait aux épreuves d'examen de fin d'études, il lui sera délivré un Brevet de guide touristique (B1) spécialisé pour le Brabant.

Inscriptions :

- Adresser le bulletin d'inscription à M. le Directeur de l'Ecole Provinciale des Industries Alimentaires et du Tourisme, 1, avenue Emile Gryson, Anderlecht.

Comment atteindre le C.E.R.I.A. :

Les personnes disposant d'un moyen de locomotion propre, emprunteront de préférence, la Chaussée de Mons, voie axiale la plus proche du Centre, et ensuite l'avenue Marc-Henri Van Laer qui aboutit directement à l'entrée principale du C.E.R.I.A.

Pour les personnes qui font usage :

- des tramways vicinaux :

H (Hal - Bruxelles-Midi);

Z (Zuen - Bruxelles-Midi);

F (Zuen - Bruxelles-Nord);

des arrêts sont prévus à la hauteur de l'avenue Marc-Henri Van Laer et du Sentier de la Drève;

- des tramways et autobus de la Société des Transports interurbains bruxellois :

autobus 22 (venant de la gare du Luxembourg par la gare du Midi);

tram 76 (venant d'Evere en passant par le centre de Bruxelles, Bourse).

Terminus : entrée principale du C.E.R.I.A., avenue Emile Gryson.

Echos de nos S. I.

Un musée à Villers-la-Ville.

Très souvent, à l'issue de leur visite à l'abbaye de Villers-la-Ville, les touristes ont marqué leur déception de ne pouvoir connaître de plus près l'histoire de Villers.

Grâce au dévouement de l'équipe culturelle du S.I. local, un vieux rêve vient de se réaliser : un petit musée a été inauguré à l'intention des personnes éprises de la beauté des lieux qui attirera l'attention de saint Bernard de Clairvaux, il y a plus de huit siècles.

L'antique demeure, à l'intersection des routes Villers-Genappe et Villers-La Hulpe, abrite maintenant quelques souvenirs intéressants du noble passé.

Profitant au surplus d'un milieu naturel très riche, il a pu être ménagé un jardin de plantes médicinales et un petit arboretum. A l'intérieur, grâce à un prêt de vitrines du Musée de Mariemont, une section bien présentée d'histoire naturelle attire les regards des curieux.

L'équipe culturelle du S.I. se propose en outre d'aménager très bientôt des volières, des aquariums et des vivariums. Elle lance un vibrant appel à tous ceux qui, aimant Villers, désireraient l'aider et signale que les personnes intéressées à ces idées peuvent écrire à M. Pierre Vandenberg, secrétaire, 22, avenue Arsène Tournay.

LA MAISON

DE LA LOUVE

*Au sommet,
son Phénix
donne une haute
leçon de robuste
optimisme*

LA Grand-place de Bruxelles est unique au monde. Le nombre considérable d'étrangers qui accourent la contempler, prouve bien que nulle part — à Stockholm, à Vienne, à Paris, à Rome, à Oslo — un hôtel de ville n'égale le sien. C'est un seigneur de haute lignée, racé sur toutes les coutures. A ses côtés, une cour bien digne d'un tel suzerain : ces édifices couverts d'ors et de sculptures ouvragées. Quelle richesse ! Mais aussi quel anachronisme entre ces façades Renaissance et l'hôtel de ville gothique ! Aujourd'hui, nous ne remarquons plus le flagrant contraste, tant l'œil a d'accoutumance. Le sentiment de nos ancêtres dut cependant se hérissier quand, après le bombardement de 1695, il fut décidé de rompre avec le style ancien — jusque là uniforme pour toutes les habitations de la grand-place — pour satisfaire à la mode Renaissance. Si aujourd'hui, l'une des maisons célèbres s'écroulait et qu'un architecte hardi s'avisait de la remplacer par un immeuble dans ce style « cubique » actuellement en honneur, quelles

protestations véhémentes ne s'élèveraient pas de toutes parts ! Mais passons.

Justement la Maison de la Louve se présente à nous. C'est d'elle dont il s'agira ici. Dès le XIV^e siècle — dans un acte de 1340 — est mentionnée, grand-place, une maison appelée « De Wolf ». Comme ses voisines, elle est bâtie en bois sur un terrain détaché du « Steen » des Serghuys. Tout aussitôt, « De Wolf » (qu'on traduit « La Louve ») est acquise par la Gilde ou Serment des Archers. Mais vite le temps a fait son œuvre. La demeure doit être reconstruite. Ce n'est cependant qu'en 1641 qu'on la rebâtit en pierre. Son existence, cette fois, ne dépassera pas le demi-siècle. Dans la nuit du 11 au 12 octobre 1690, en effet, un incendie la détruit. Le peintre Pierre Herbosch dresse alors, pour le compte de la Gilde



Voici au centre d'un groupe de façades (marquée d'une petite croix), la maison de « La Louve » que nos lecteurs auraient d'ailleurs découverte d'eux-mêmes, en suivant la description très explicite faite par Pierre Giraud, l'auteur de l'article.

de Saint-Antoine et de Saint-Sébastien, les plans d'une nouvelle Louve. À peine commencée, la maison est détruite, lors du bombardement de Bruxelles, par le maréchal de Villeroi, en août 1695. Cependant, la façade a résisté aux boulets. Le danger passé, on la restaure — avec une légère variante dans le fronton — tout en reconstruisant l'édifice lui-même. Accablée par les charges de la maison, la Gilde de Saint-Antoine et de Saint-Sébastien doit, en 1756, vendre l'immeuble à un particulier. Toutefois, la Gilde y garde une chambre contiguë à celle des chirurgiens et des plafonneurs.

Sa décoration relève de la première période du style italo-flamand. Au rez-de-chaussée, on admire quatre rustiques où se détachent quatre pilastres. Au centre, s'ouvre une porte cintrée. Elle est surmontée d'un bas-relief figurant Remus et Romulus qu'allait une louve. Au premier étage, quatre pilastres doriques cannelés soutiennent l'entablement et la corniche. Entre les triglyphes de l'entablement sont représentés un tir à l'arc, un casque, un brassard, une cuirasse, une cible, une cloche, des gants.

Devant chaque pilastre du second étage — qui est d'ordre ionique, cette fois — s'élève une statue symbolique portant une conscription indiquant sa signification. Les voici dans l'ordre (en partant de la gauche, quand on regarde la façade) : 1) la Vérité, tenant un livre ouvert; à ses pieds, un aigle. Sur le socle, l'inscription : « Hic Verum » (Ici, la Vérité). Au-dessus : « Firmamentum imperii » (Le Soutien de l'Empire); 2) la Fausseté, avec dans la main un masque. Sur le socle : « Hinc Falsum » (Là, la Fausseté). Au-dessus : « Insidiae Status » (Les Embûches de l'Etat); 3) la Paix tenant à côté d'elle des colombes. Sur le socle : « Pax sit » (Que la Paix règne). Au-dessus : « Salus generis humani » (Salut du genre humain); 4) la Discorde, armée d'une torche et, à ses pieds, des loups. Sur le socle : « Discordia longe » (Que la Discorde soit éloignée). Au-dessus : « Eversio reipublicae » (Ruine de la république).

Au troisième étage, court une sorte de vaste attique agrémenté des médaillons de Trajan, de Tibère, d'Auguste et de César (renouvelés par le sculpteur contemporain, Jean Hérain). Les trumeaux s'ornent de motifs symboliques relatifs aux statues et aux inscriptions. C'est ainsi qu'entre le médaillon de Trajan et de la statue de la Vérité, un soleil éclaire le monde; à côté, une cage d'oiseau voisine avec un filet, emblème de la ruse (allusion à la Fausseté et à Tibère renommé pour son astuce); tout proche, un globe terrestre sur lequel l'empereur Auguste étend la paix universelle; enfin, un cœur saignant et des flambeaux qui font allusion à la Discorde, c'est-à-dire aux guerres civiles qui ensanglantèrent la République au temps de César et de Pompée.

Au-dessus du troisième étage, un tympan triangulaire où un bas-relief représente Phébus Apollon, fils de Jupiter et de Latone, poursuivant de ses traits le serpent Python.

Pour couronner l'ensemble, un victorieux Phénix renaissant de ses cendres. C'est la pièce peut-être la plus « spectaculaire » (si l'on ose dire) de cette magnifique façade. Sous le phénix, un chronogramme : CoMbvsta Insignior resVrreXi eXpensis sebastianae gVLDae (Incendiée, je ressuscitai plus riche par les soins de la Gilde de Sébastien). Le chronogramme forme l'année 1691. Elle est celle de la reconstruction qui suivit le sinistre de 1690.

Les sculptures de la façade sont attribuées à l'artiste Marc De Vos. Toutefois celles-ci — vu les intempéries — ont dû être renouvelées au siècle dernier, notamment en 1852, par le sculpteur Marchant qui reprit le Phénix, restauré encore par Godefroid Vanden Kerchove en 1891.

★

Peu de faits se sont déroulés dans cette demeure digne de passer à la postérité. C'est pourquoi nous nous sommes surtout attaché à décrire par le menu cette « page » d'architecture où tout est logique dans sa belle ordonnance. Cependant, Mlle Mina Martens, archiviste de la Ville de Bruxelles, raconte (1) qu'au XV^e siècle, « La Louve » fut le théâtre d'un événement tragique. Elle était à cette époque habitée par un commerçant étranger, vendeur de vin. Un jour, on ne sait au juste sous quel prétexte, une rixe éclate entre deux consommateurs, Guillaume Leeman et Henri De Man. Les coupables sont bientôt jugés et condamnés. L'affaire fait quelque bruit. Guillaume est, par la loi, obligé de se rendre en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice; Henri, d'aller jusqu'à Saint-Pierre et Saint-Paul, de Rome. Consciencieusement, De Man part pour la Ville Eternelle. Le 30 mai 1438, il envoie un message prouvant qu'il se trouve bel et bien à Rome. Quant à Leeman, il a été moins courageux, ayant racheté sa peine par le versement de la somme de 20 florins qui le dispense du voyage de pénitence. Encore fallait-il en posséder le montant...

Telle est cette maison de la Louve. Au sommet, son Phénix donne, à qui veut le regarder, une haute leçon de robuste optimisme, puisque nulle peine passagère, comme nulle douleur profonde ne sont irrémédiablement éternelles. Et que, du mal un jour naît le bien...

Pierre GIRAUD.

(1) Revue de Bruxelles, avril 1958.

LES MOULINS DU BRABANT

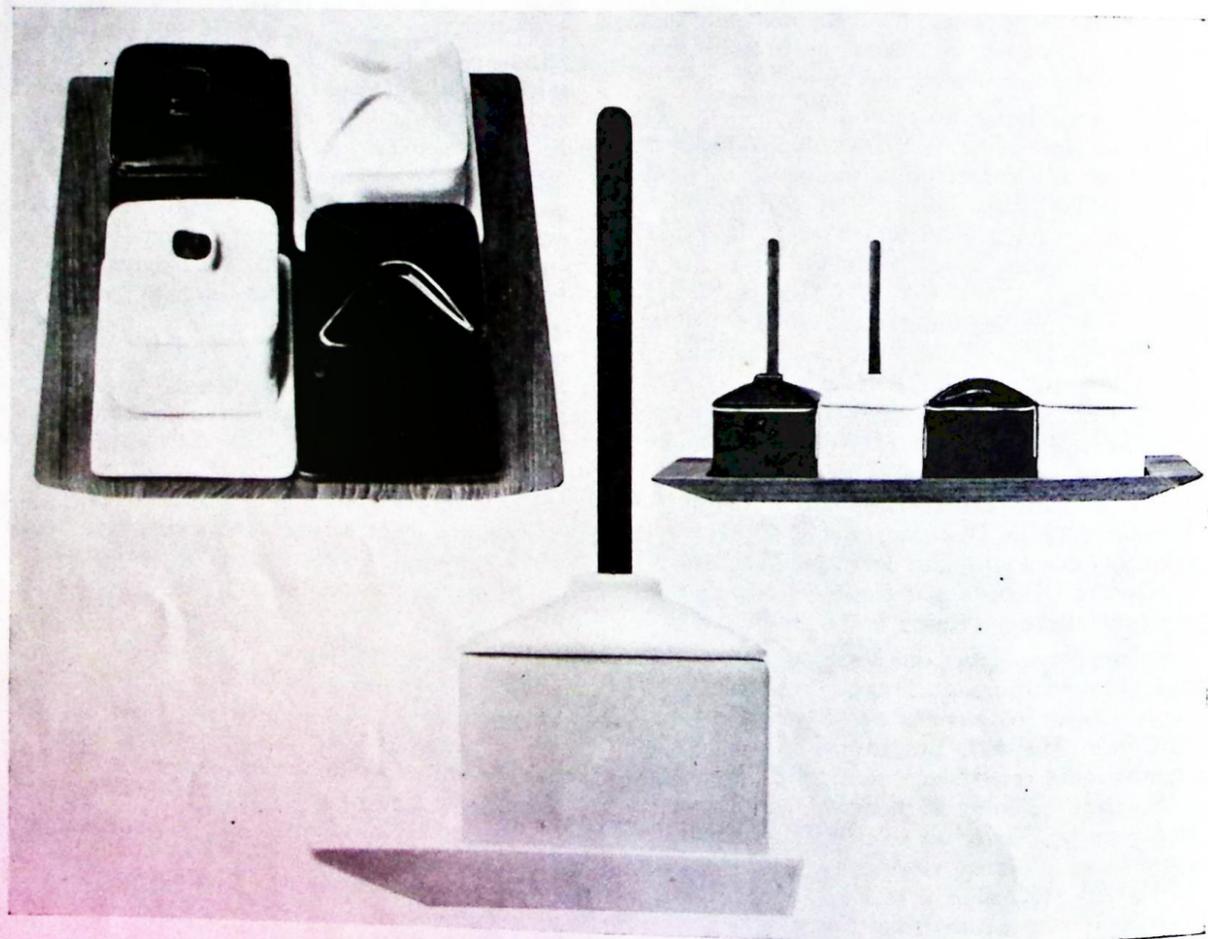
Ce petit volume, fort de 328 pages, richement illustré, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine culturel et historique.

Il peut être acquis au Bureau d'Accueil de la Fédération Touristique, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs (membres : 40 francs). C.C.P. 3857.76.

VISAGES de nos MÉTIERS d'ART en BRABANT

TROIS VISAGES, TROIS SPÉCIALITÉS...

Parmi les nouveaux venus des expositions « Métiers d'Art en Brabant », dont le succès et le rayonnement, national et international, vont croissant, voici trois portraits : ce sont ceux de Nanny Still-McKinney, modéliste en verrerie, en porcelaine et en bois tourné; de la sérigraphe Anne Garnier-Pasteels, et du céramiste tirlemontois Jef Vaes. Trois portraits, trois visages, trois spécialités...



Nanny Still a créé pour Cérabel ce « set » à déjeuner intitulé « Domino ». C'est un plateau de bois, carré ou allongé, qui sert de base à l'ensemble. S'il est carré, il reçoit quatre petits plats de porcelaine qui s'emboîtent dans son creux et qui supportent eux-mêmes quatre pots : un confiturier et un récipient à miel, munis d'un couvercle reposant sur le dessus et percé d'un trou pour la cuillère en bois; et un beurrier et un sucrier, munis, eux, d'un couvercle qui les emboîte complètement. Si le plateau est allongé, ces quatre pots sont disposés sur une seule rangée, sans plats intermédiaires. De toute façon, le plateau lui-même peut être utilisé pour disposer des fruits.

Enquête menée par Robert GOFFAUX.

NANNY STILL MCKINNEY

qui trace un triangle parfait « Verre - Bois - Porcelaine »



AVENUE de la Forêt, 150, dans le quartier de l'Université à Ixelles : « la plus vilaine villa de l'avenue », m'avait dit Nanny Still en me fixant rendez-vous par téléphone.

Oui, bien sûr, mais tout est tellement ravissant ici, tellement ensoleillé avec cette porte-fenêtre qui ouvre sur une terrasse et sur le jardin des enfants, tellement lumineux lorsque paraît l'hôtesse de ce lieu, qu'on oublie vite le style de la maison pour ne retenir que son style à elle dont cet intérieur est tout empreint.

Sur un tapis de haute laine mauve et violet, une table de salon nordique à vitre, supportant un gros ballon de verre bleu au bord duquel repose une rose toute ouverte, comme une belle penchée à son balcon, et des chandeliers, de verre eux aussi, qui font penser à des soucoupes volantes au repos...

C'est donc dans ce décor que surgit, comme d'une boîte, cette jeune femme toute en vie. Il est vrai que je la prends un peu à chaud puisque, le lendemain matin, elle part pour sa Finlande natale où, durant tout le mois d'août, elle doit préparer sa collection de verrerie en vue de l'exposition qui se tient au Centre d'exposition d'art appliqué, la Huidevettershuis, à Bruges, à partir du 21 septembre.

— C'est une sorte de « one-man show », dit-elle en riant... et en rentrant la tête dans les épaules, l'air de dire : « Quel éléphant me suis-je mis là sur les bras ! »

Ce n'est évidemment pas la première fois que Nanny Still expose, mais ce sera tout de même son premier « one-man show » en Belgique. Etudiante à l'École des arts appliqués d'Helsinki de 1945 à 1949, elle a participé à l'exposition annuelle des arts industriels en Finlande, de 1948 à 1959; à l'exposition itinérante « Design in Scandinavia » (1953-1956); à

la Triennale de Milan en 1954 (diplôme d'honneur) et en 1957; à Rio de Janeiro, à Sao Paulo et à Bruxelles, à l'Exposition universelle, en 1958; à « Living with finish design » à Londres en 1960 et à l'exposition « Trois profils finlandais » à la Galerie Louise à Bruxelles en 1960, également.

— En fait, je suis orfèvre sans avoir jamais rien exécuté dans ce domaine, m'explique-t-elle, car jamais on ne m'a donné du travail « dans le métal » puisque, à ce moment-là, il n'existait pas de courant en Finlande. C'est en 1949 que j'ai participé à Helsinki à un concours de verrerie et j'ai remporté un prix qui m'a ouvert les portes de l'usine Riihimaen Lasi Oy, d'abord pour un stage de deux semaines afin de me familiariser avec les techniques du verre, puis pour plusieurs années en tant que dessinatrice des modèles.

— Quand et pourquoi êtes-vous venue en Belgique ?

— Je suis mariée à un Américain — mon nom est d'ailleurs McKinney — qui est directeur européen de la « Virginia State Ports Authority ». Nous nous sommes établis à Bruxelles et mon mari, au départ de votre capitale européenne, s'efforce de développer le commerce entre l'Europe et les ports de la Virginie. Je retourne trois fois par an dans mon pays car je suis restée fidèle à ma verrerie.

Nous nous trouvons à présent sous le toit, dans l'élégant studio noir et blanc que Nanny Still y a aménagé dans un style évidemment très nordique.

— En Belgique, vous créez de la porcelaine. C'est d'ailleurs cela que vous exposez à « Métiers d'Art en Brabant ». Comment êtes-vous passée du verre à la porcelaine ?

— C'est Mme des Cressonières, qui a tant fait pour promouvoir l'esprit « esthétique industrielle » dans tous les domaines en Belgique, qui m'a poussée dans cette voie. Grâce à elle, je suis entrée en rapport avec Cérabel. Elle pensait que j'étais apte à apporter quelque chose à la porcelaine. Je n'ai qu'à me féliciter de son idée et de sa recommandation, car, à Cérabel, j'ai eu la possibilité de développer à mon goût un « set » à déjeuner. J'ai pu, par exemple, ajouter le bois à la porcelaine, ce qui est, je crois, un mariage idéal : celui d'une matière chaude et douce avec une matière froide.

Elle me montre cette création originale (voir ci-contre) qu'elle a intitulée « Domino ».

— Je réalise toujours une maquette, m'explique-t-elle, afin de voir vraiment la troisième dimension, d'avoir sous les yeux une forme plus proche de la forme définitive. Après quoi, on façonne un premier prototype que l'on modifie. Pour ma part, je pense d'abord aux objets les plus petits : par exemple, la salière et le poivrier; puis l'huilier et le vinaigrier, puis le plateau puis j'ajoute un autre objet : le pot, par exemple, puis je dispose le tout sur un plateau carré ou long. Tout cela est donc développé logiquement.

Elle s'arrête un instant et cette mère de deux enfants, si vive et si remplie de fantaisie, devient grave.

— On doit avoir cette volonté de développer un modèle jusqu'à sa fin propre, prononce-t-elle lentement, de manière à ce que rien ne puisse appeler une critique ou même une remarque. Et quand un ouvrier vient me dire, en me montrant une pièce terminée : « C'est beau, ça, Madame ! », j'estime que c'est un succès, que j'ai atteint mon but...

ANNE GARNIER - PASTEELS

Une fenêtre ouverte sur les mystères de la « sérigraphie »



DES clochettes de chèvres grecques (un souvenir de cinq semaines de vacances aux sources de la civilisation) et six petits chats tout mignons : quel plus poétique accueil pouvais-je espérer en arrivant à la ferme qu'occupe Anne Garnier, épouse Pierre Pasteels (retenez ce nom !), 3, Schoolgat à Ixelles, à quelques mètres de la très fameuse auberge de Boendael ? Curieux coin vraiment mais Anne et Pierre Pasteels ont composé là un intérieur rustique qui impose la détente.

Lui est peintre et l'exposition « Arts d'Europe » dans les dégagements du Théâtre National, la saison dernière, a fait connaître un « boum » à ses tableaux. Elle est « sérigraphie », elle a 27 ans (cette petite personne ne les paraît pas) et elle est Liégeoise d'origine comme Mary Dambiermont et René Julien.

— C'est d'ailleurs à Liège que j'ai suivi les cours de l'Académie, me dit-elle. Pendant cinq années, j'ai appris la décoration, le dessin et aussi la sculpture. Après quoi, j'ai décidé de travailler. Nous étions en 1958. J'ai trouvé à Bruxelles une place d'étalagiste dans une maison de produits de beauté. Je n'y ai jamais fait un seul étalage, mais beaucoup de collages ! On tirait également les affiches selon le procédé sérigraphique et le responsable de cette impression cherchait lui-même à préparer ses clichés. C'est là en fait que je me suis trouvée au contact de cette technique.

Anne Garnier, mal payée, a quitté cette place avec l'idée d'entreprendre des études d'assistante sociale. Elle comprit vite qu'elle se fourvoyait et, trois mois plus tard, on la trouve à La Cambre, au cours de sérigraphie, et ce grâce à une bourse. Elle en est sortie en 1962, munie d'un diplôme de sérigraphie.

— Je venais de me marier, poursuit-elle. Nous avons décidé, Pierre et moi, qu'il nous fallait un

atelier et c'est ici que j'ai commencé à imprimer des tentures. Récemment, j'ai eu une commande pour l'Université de Bruxelles : l'architecte Putmans m'a demandé de lui réaliser soixante mètres de tentures destinées au centre d'accueil que l'on a aménagé au-dessous du restaurant de la Cité.

Elle déploie sur une table un échantillonnage de ces tentures, dont le motif décoratif s'inspire de l'alphabet. Elle m'apporte également le cliché qui a servi à l'impression et c'est ici que la fenêtre s'ouvre sur les mystères de la « sérigraphie » : ce cliché, c'est un carré de nylon tendu sur un cadre. On y peint le motif en positif, après quoi, on applique sur toute la surface un vernis spécial. C'est lorsque l'on a dissous le premier dessin que l'on obtient le cliché définitif, destiné à être placé sur le tissu. Il ne reste plus qu'à « racler » la couleur à travers les parties éclairées.

— Cette technique, je l'utilise bien entendu pour les tentures et les nappes, pour les reliures. Mais je compose aussi des panneaux décoratifs, et là j'utilise toujours les procédés de sérigraphie dans la composition, ainsi que des découpages.

Elle a ainsi « orchestré » une grande « Noce », vue avec des yeux aussi naïfs que ceux du douanier Rousseau, et une série d'enfants sur fond de tapisserie. Voici encore des échantillonnages de tentures : « Oiseaux », « Noir et Blanc », « Poisson », « Espace », « Graffiti », « Paon », « Nocturne », « Sous-Bois »... ainsi qu'un projet de reliure pour le « Malpertuis » de Jean Ray et un autre pour le théâtre de Federico Garcia Lorca.

— Vous le remarquez : les couleurs sont sobres... ce qui ne signifie nullement que je renie les coloris vifs, mais ceux-ci correspondent moins bien à mon tempérament. En fait, mon mari et moi, nous travaillons souvent dans les mêmes tons, par périodes...

— Il y a une sorte de symbiose, dit Pierre Pasteels en souriant vers son épouse impulsive au sujet de laquelle il m'avait dit tendrement : « on peut la faire parler facilement, n'est-ce pas ? ».

— Quant aux formes, poursuit Anne Garnier, elles sont géométriques et stylisées pour ce qui touche au nappage et à l'ameublement. Pour les panneaux, j'ai besoin de retrouver mon vieux fond de dessin.

Le dessin, Anne Garnier le retrouve souvent depuis trois mois, puisqu'elle est chargée de cours pour le dessin d'invention pour les petits de huit à treize ans à l'École des Beaux-Arts de Wavre, où son mari enseigne de son côté la peinture et le dessin.

— Ce que je fais ici, conclut-elle, est gai mais il faut bien dire aussi que ce n'est guère rentable. En vérité, je suis à la fois pour et contre l'artisanat. Je l'aime et je considère qu'un artisanat en appelle un autre : j'aimerais faire de la céramique, par exemple. Dans l'artisanat, tout se touche. Mais je suis gênée par le principe des prix, qui ne peuvent être démocratiques, ce qui fit que l'artisanat est réservé à une petite clientèle.

Cette réflexion quelque peu désabusée m'en rappelle bien d'autres du même genre entendues au fil de cette longue enquête sur les artisans d'art : mais tous ceux et toutes celles qui me les ont faites étaient, comme Anne Garnier, mordus par leur travail de création. Et cette jeune femme toute menue l'est tellement qu'elle voudrait faire des stages dans des usines car elle est persuadée, que travailler pour l'industrie, c'est cela qui doit être intéressant !

JEF VAES

ou les temps héroïques de la céramique à Tirlemont



TIRLEMONT, ville sucrière, ville calme tout au nord-est du Brabant, possède en Jef Vaes un très bel artiste : sculpteur, peintre et céramiste. Mais si vous passez devant le n° 18 de la rue de Hoegaerde, vous verrez un vaste magasin très cossu, bourré de meubles anciens, avec cette enseigne : « JEF VAES - ENSEMBLIER ».

Cela, c'est, si l'on veut, une façade pour ce grand garçon au crâne légèrement dégarni sur le devant, qui a mené un dur combat contre les préjugés artistiques et qui commence seulement à dominer ceux-ci en grande partie parce que, en découvrant ses mérites, la province de Brabant lui a tendu une perche qu'il a eu l'intelligence de saisir.

Ce magasin, c'est également l'héritage paternel, dont Jef Vaes tire la subsistance de sa famille en poursuivant l'œuvre entreprise par son père mais aussi en consacrant beaucoup de temps à ce qu'il aime par-dessus tout, c'est-à-dire l'art.

— Je suis né à Tirlemont, m'explique-t-il, et c'est ici que j'ai commencé mes études. Puis, j'ai entrepris l'architecture d'intérieur pour faire plaisir à mon père et, en même temps, par goût personnel, la sculpture avec Olström. En 1945, j'en sortais avec le grand prix de Saint-Luc pour la sculpture. Deux ans plus tard, je devenais, toujours pour la sculpture, professeur à l'Académie de Tirlemont.

— Et la peinture ?

— J'en ai toujours fait un peu, mais en autodidacte. Puis un jour, j'ai été tellement emballé que je n'ai plus fait que cela. Ce fut un feu de paille, parce que ma première exposition, ici à Tirlemont, fut un tel four que je me suis découragé. Je n'ai plus rien fait jusqu'en 1948. C'est alors que j'ai récidivé...

— Et la céramique ?

— Oh ! là, nous entrons dans une véritable aventure, dit-il en riant. J'enseignais donc la sculpture à notre Académie. Alors est arrivé un moment où le nombre des élèves a diminué. Pour remédier à cette situation, on décida d'innover : on créa un cours de céramique, dont je devais m'occuper. Nous avons reçu un petit four de la raffinerie, avec mission de confectionner des petits sujets pour une tombola ! Ce four, nettement insuffisant, avait été arrangé par un électricien qui y connaissait aussi peu que nous. De plus, il n'était même pas muni d'un thermostat. Notre première cuisson en vint à bout. On peut même dire qu'elle l'acheva ! parce que, en céramique, nous n'en connaissions pas plus qu'en électricité. Nous avons alors acheté un vrai four, un bon four, et nous avons commencé tous les essais — et les ratages, bien sûr ! — apprenant peu à peu tous les secrets et toutes ressources de la céramique. Je puis donc dire que moi-même, le professeur, j'ai appris la céramique avec les premiers élèves.

Le rappel de ces débuts héroïques de la céramique à l'Académie de Tirlemont fait aujourd'hui sourire le sorcier qu'est devenu Jef Vaes.

— Lorsque j'ai beaucoup peint, dit-il, la céramique vient comme une détente dans mon activité. Et quand on connaît son métier de sculpteur, elle ne demande qu'un petit supplément de technique, du moins est-ce mon avis.

Jef Vaes, professeur quasi improvisé, fut tellement pris par la passion de la céramique qu'il acheta un four pour lui-même. C'était en 1960 et il a pu dès lors aborder un travail de création personnel.

— Je fais surtout des panneaux décoratifs, qui sont montés soit en panneaux muraux, soit en tables. Je pratique des tons sobres et j'aime laisser « jouer » la terre entre les émaux : je n'aime pas le « recouvert » qui est le plus souvent du tape-à-l'œil et répond à un esprit de facilité. Or, j'ai horreur des effets et de la facilité...

Dans son atelier lumineux, où pénètre à larges fenêtres le soleil d'août, Jef Vaes m'explique ses conceptions sur pièces. Il me montre notamment un gigantesque crabe terreux qui semble se déplacer sur le sable d'or de la plage : en fait, ce sable, c'est tout simplement une plaque de cuivre. Car l'artiste marie le cuivre et la céramique, mais il entend que ce soit une union discrète.

Au milieu de l'atelier, une terre glaise attend sous un plastique, que Jef Vaes soulève précieusement pour me montrer ce qu'il prépare : j'ai vu son fils Francis, qui a 15 ans et se destine aussi à une carrière artistique, et voici l'esquisse de sa fille, Dominique, qui a 4 ans et qui est « l'enfant gâtée ». Autour de nous, sur les murs, des peintures et des aquarelles, que l'on a pu voir récemment à la Galerie Géo Michel, lorsque, pour la première fois, à titre personnel, Jef Vaes est parti à la conquête de Bruxelles, dont les critiques lui ont fait fête. Il me met notamment sous les yeux la chronique de Roger Van Malder dans un « Cahier des Arts ». Je lis :

« Figuratif débarrassé des tics de la figuration traditionnelle et de tout ce que celle-ci peut avoir parfois de vieillot, de conventionnel et d'ennuyeux, Jef Vaes part de la réalité la plus banale pour la transfigurer, la métamorphoser en une suite de hauts lieux plastiques... ».

— Eh bien ! s'exclame Jef Vaes, c'est exactement cela que je fais... et que je désire faire !

JEU DE VILLE :

LA FILATURE

NOTRE revue a publié en janvier 1962 un article intitulé « La Jeunesse et la connaissance du milieu historique brabançon » dû à la plume alerte de M. Marcel Vanhamme et dans lequel l'auteur rappelait, non sans opportunité, que « c'était avec infiniment de raison que, dès le début de l'organisation des Cours normaux techniques pour Educateurs de la Province de Brabant, les autorités provinciales avaient inscrit au programme de l'institution l'Etude du Milieu historique et folklorique. Depuis la fin de la dernière guerre, ce sont donc des milliers d'éducateurs et moniteurs de mouvements de jeunesse qui ont été initiés au folklore, à l'archéologie et à l'histoire brabançonne au plus grand profit non seulement des enfants et des jeunes gens, mais également de l'éducation des adultes ».

Le but poursuivi est l'éveil de la conscience d'un passé vénérable entre tous. Une des méthodes, couramment utilisée, est connue des candidats éducateurs sous le nom de « Jeu de ville » (bien qu'elle puisse parfaitement s'exercer dans un milieu rural).

Le « jeu » est surtout une « exploration ». Une motivation, donnée au préalable, conduit à une « recherche » suivie d'une « découverte » et de l'examen d'un ou de plusieurs témoins du passé.

« Brabant » a accueilli le scénario ci-dessous, dressé par Guy De Loof, Moniteur A, qui pourrait servir non seulement aux éducateurs en général, mais également à tous les amateurs des beautés du passé historique, folklorique et archéologique du Brabant.

ITINÉRAIRE

Départ : rue de Rollebeek — voies empruntées; boulevard de l'Empereur, Mont des Arts, Coudenberg, place Royale, rue du Musée, rue de la Régence, square d'Egmont et de Hornes, Palais d'Egmont et Parc.

Arrivée : place du Grand Sablon.

SCÉNARIO

M. Discrey, détective professionnel, a été chargé d'une filature; il s'agit de surveiller les allées et venues d'un certain Kapardos, ressortissant Grec, soupçonné d'escroquerie et de vol de bijoux.

Au moment où M. Discrey aperçoit Kapardos, ce dernier descend la rue de Rollebeek et tourne à droite, dans le boulevard de l'Empereur. Il passe devant un monument historique récemment dégagé, sur lequel une notice explicative donne une idée de ce qui pourrait lui arriver si les soupçons qui le concernent étaient confirmés...

QUESTION n° 1 : Quel est ce monument et de quand date-t-il ?

QUESTION n° 2 : A quoi sert-il accessoirement ?

QUESTION n° 3 : Compte tenu de notre époque, qu'arrivera-t-il à Kapardos si les soupçons sont confirmés ?

QUESTION n° 4 : Connaissant le nom du monument, trouvez à l'aide du guide téléphonique le genre de bijoux que notre homme est soupçonné d'avoir volé le plus souvent.

... Kapardos s'engage dans le square de l'Albertine et se dirige vers la place Royale. M. Discrey possède de cet homme un signalement assez détaillé, comprenant entre autres : ses lieu et date de naissance; il est né dans une île, trente ans plus tard qu'un des architectes de l'Albertine. En supprimant le « r » et en remplaçant par une autre la deuxième voyelle du nom de l'autre architecte, on obtient le nom de l'île natale du Grec.

QUESTION n° 5 : Lieu et date de naissance de Kapardos ?

Le détective possède même son signe, évoqué par les motifs décoratifs des neuf colonnes dressées au fond du square; ces mêmes motifs évoquent aussi la région de notre pays où l'on croit qu'il a exercé une grande part de son activité.

QUESTION n° 6 : Quel est ce signe ? (Si l'on doute quant au genre de signe, voir question n° 22.)

QUESTION n° 7 : De quelle région du pays s'agit-il ?

Ayant gravi les escaliers au fond du square, Kapardos contemple, sur le Coudenberg, une façade dont le style tranche nettement sur celui des autres, et il y découvre un objet le quel, par contraste, lui fait penser que dans son pays il aurait une utilité pratique, alors qu'ici, à cause de notre ciel trop souvent couvert, il n'est que décoratif.

QUESTION n° 8 : Quelle est cette façade ?

QUESTION n° 9 : De quel objet s'agit-il ?

Arrêtant sa contemplation, il repart vers la place Royale où s'érige la statue d'un roi...

QUESTION n° 10 : Qui est ce roi ?

... Après avoir jeté un rapide coup d'œil derrière lui, Kapardos disparaît dans la rue du musée. Le détective l'a vu tourner à l'angle de la place Royale, mais parvenu lui-même à cet endroit, il se trouve fort étonné de ne plus voir son filé. Cependant, en bon détective, sachant se servir d'un « piffomètre », il se dirige rapidement vers la rue du Musée et y pénètre à son tour. Au fond à gauche, il aperçoit un jardin dans lequel effectivement, notre malandrin semble se reposer, assis sur un banc, regardant la statue qui s'élève au centre du jardin.

Pour ne pas signaler sa présence, M. Discrey sort très naturellement de sa poche un carnet et fait mine de prendre un croquis de la statue. Ensuite, il pénètre résolument dans le bâtiment qui encadre le jardin. Là, tout en continuant à surveiller son homme par la fenêtre d'une salle d'étude, il feuillette quelques livres et apprend par hasard qui représente la statue du jardin.

QUESTION n° 11 : Quel est le bâtiment où pénètre M. Discrey ? (ouvert jusqu'à 21 heures.)

QUESTION n° 12 : Qui représente la Statue du jardin ?

QUESTION n° 13 : De quelle souveraine célèbre fut-il le beau-frère ?

QUESTION n° 14 : Quel rôle joua-t-il dans l'Histoire de notre pays ?

Mais voici que Kapardos se remet en route vers la place Royale, d'où il emprunte la rue de la Régence jusqu'au square d'Egmont et de Hornes. Là, il fait le tour du square en regardant les statues qui l'entourent, avec amusement.

QUESTION n° 15 : Trouvera-t-il une statue représentant le métier qu'il est soupçonné exercer ?

QUESTION n° 16 : Le nombre de statues de métiers correspond à l'année d'arrivée de Kapardos en Belgique : quelle est-elle ? (les 2 derniers chs.)

Après ce singulier manège, l'homme entre dans la cour du Palais d'Egmont, la franchit et pénètre dans le parc par la petite ruelle de gauche.

M. Discrey, craignant sérieusement cette fois faire deviner le but de sa présence, attend un long moment avant de pénétrer à son tour dans le parc. Hélas, ce laps de temps provoque la fin de la filature car Kapardos a bel et bien disparu. La seule silhouette qu'aperçoit notre détective, en arpentant le parc, est celle d'un général-écrivain belge.

QUESTION n° 17 : Qui est ce Général-écrivain ? A quelle époque vécut-il ?

QUESTION n° 18 : De quelle puissance dépendait notre pays à l'époque où ce Général exerça son commandement ?

QUESTION n° 19 : Quelles sont les artères qui bordent le parc d'Egmont ?

Sortant par où il est entré, le détective redescend vers la place du Grand Sablon. Il passe devant l'entrée principale d'une église. Cette église porte un nom qui ne s'applique précisément pas au résultat obtenu aujourd'hui par notre détective.

QUESTION n° 20 : Quel est ce nom ?

QUESTION n° 21 : En quelle année et par qui cette église fut-elle construite ?

Face à l'entrée principale de l'église, l'enseigne d'un antiquaire précise l'ensemble des signes auxquels on fait allusion dans la question n° 6.

QUESTION n° 22 : Quelle est cette enseigne ?

Plus loin, de l'autre côté, sur la même place, le détective remarque une autre enseigne d'antiquaire qui mentionne, celle-là, la matière qui pourrait enrichir Kapardos et qui évoque ce qu'il pourrait faire s'il réussit dans son entreprise.

QUESTION n° 23 : De quelle enseigne s'agit-il ?

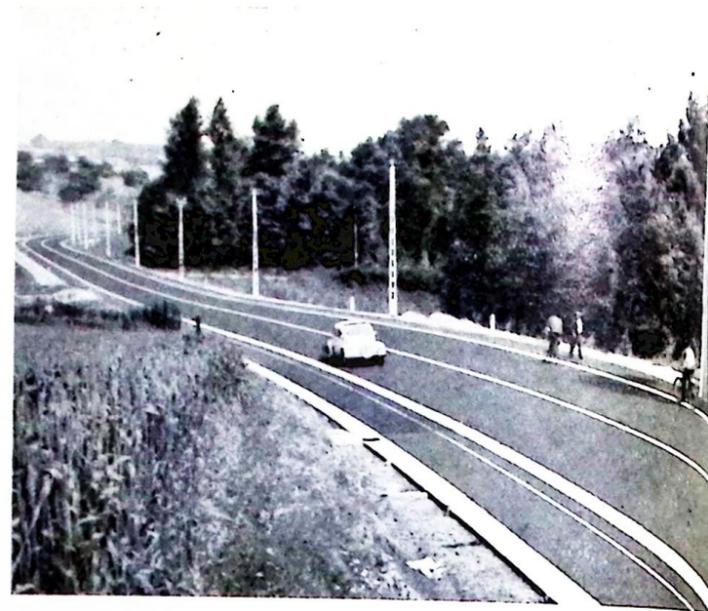
QUESTION n° 24 : Que pourra faire Kapardos s'il réussit ?

Fatigué et déçu, M. Discrey cherche un endroit où il puisse s'asseoir et rédiger à l'aise son rapport. Cet endroit il le trouve aisément, c'est un café de la place du Sablon, situé à côté d'un immeuble bâti en 1607.

QUESTION n° 25 : Quel est ce café ?

Quand vous aurez trouvé le nom du café, il vous sera permis à vous aussi d'y pénétrer et de vous y désaltérer, car vous l'aurez bien gagné.

Voyez en pages 34 et 35 les réponses aux questions posées.



Un grand axe touristique

L'ouverture à la circulation du tronçon Baisy-Thy – Villers-la-Ville

L'OUVERTURE à la circulation de la grande voie de communication n° 389, prolongeant la route n° 430, est l'aboutissement d'une longue entreprise concrétisant les efforts conjoints de l'Etat, de la Province et des communes de La Hulpe, Genval, Rixensart, Limelette, Ottignies, Cérroux-Mousty, Court-St-Etienne, Tilly, Baisy-Thy et Villers-la-Ville, a notamment déclaré M. Philippe Van Bever, député permanent, président de la Fédération touristique du Brabant, lors de l'inauguration officielle du tronçon Baisy-Thy - Villers-la-Ville de la route touristique n° 430 reliant Bruxelles aux ruines historiques de la célèbre abbaye.

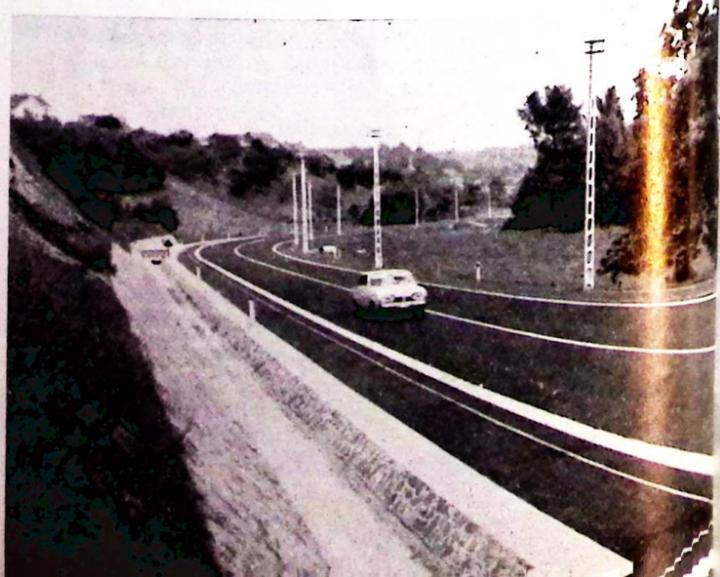
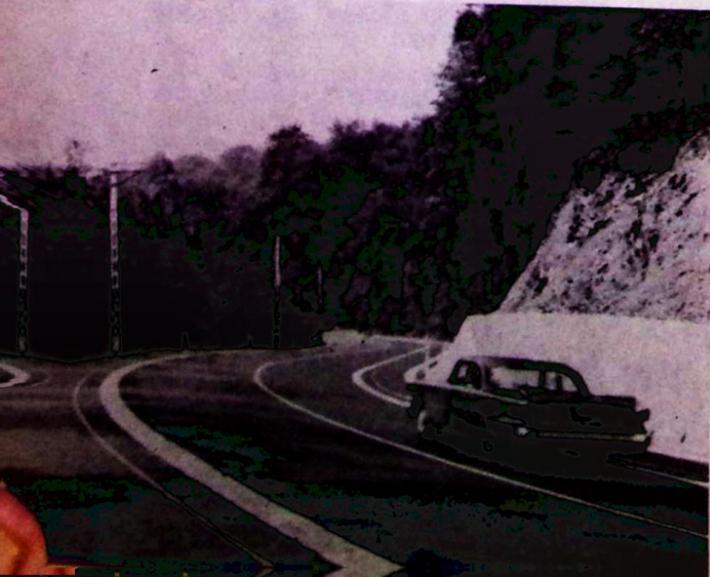
Les quelques photos que nous reproduisons ci-dessus montrent à

suffisance l'ampleur des travaux de construction menés à bien pour promouvoir le développement d'une région où les contacts avec la capitale étaient, jusqu'ici, lents et malaisés.

Ces travaux du prolongement de la voie 430 qui porte le n° 389 entre Court-St-Etienne et les ruines de Villers-la-Ville ont été réalisés, pour la route elle-même, sur une longueur de 2.750 mètres, et dans le hameau de Tangissart sur environ 900 mètres. L'ancienne route avait une largeur utile de 3 mètres, et son revêtement était constitué de pavés. La nouvelle route a une largeur utile de 7 m 50; elle est flanquée de deux pistes cyclables et de deux trottoirs spacieux. Les déblais ont atteint plus de 50.000

mètres cubes, dont un tiers de roches, et la superficie totale des revêtements dépasse 40.000 mètres carrés.

Avant de couper le ruban ouvrant le tronçon de route inauguré, M. Van Bever remercia la Commission des monuments et des sites qui a permis, grâce à quelques transformations du mur d'enceinte de l'abbaye, d'amener la route jusqu'à l'entrée des ruines sans abattre trop des forts beaux arbres qui font leur parure. Le président de la Fédération touristique du Brabant eut aussi des mots aimables à l'adresse des bourgmestres de la 430 pour leur collaboration avec ses services, ainsi qu'à l'intention de l'entrepreneur pour l'exécution de ce magnifique travail.



A LA SOCIÉTÉ BELGE D'ETUDES NAPOLEONIENNES

Le bulletin de septembre de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes présente à son sommaire plusieurs articles intéressants :

Un Montois en Illyrie. Charles Faider, Directeur des Domaines à Trieste (suite et fin) (Francis Dumont.)

Napoléon à Avesnes en 1815.

La tragique histoire du château d'Hougoumont (Hector Fleischmann).

Pèlerinage anglais à Waterloo. (Communication André Debray.)

Une lettre inédite de Sari, ancien commandant de l'« Inconstant », sur le roi Joseph. (Fernand Beaucour.)

L'AMBASSADEUR DE FRANCE AU CAILLOU

S.E. M. Francis Lacoste, Ambassadeur de France en Belgique, a consacré une journée du mois de juillet dernier à un pèlerinage à Waterloo.

Sous la conduite de MM. Théo Fleischman, Président d'honneur - Fondateur de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes, Maurice Duwaerts, Président du Conseil d'Administration, Marcel Quinet, Administrateur, l'Ambassadeur a parcouru le champ de bataille et s'est incliné devant le monument dédié aux soldats français morts à Hougoumont ainsi que devant l'Aigle blessé érigé à l'endroit du dernier carré.

M. Francis Lacoste s'est longuement attardé au musée du Caillou, portant un vif intérêt aux collections de documents et de reliques évoquant le séjour de Napoléon les 17 et 18 juin 1815 ainsi que les sites et les épisodes de la grande bataille.

LES ARBRES D'HOUGOUMONT

« Nous avons exprimé notre indignation, dans le précédent bulletin, en constatant que tous les arbres du verger d'Hougoumont avaient été abattus » écrit la rédaction dans le bulletin de septembre.

« Nous déplorions cet acte de vandalisme faisant disparaître ces derniers témoins de la bataille et modifiant d'une manière irréparable le décor d'un endroit qui est classé en vertu de la loi du 26 mars 1914.

» Nous n'avons pas manqué d'alerter les autorités compétentes, protestation restée sans réponse.

» Le mal est fait. Le verger d'Hougoumont est définitivement défiguré. Nous poursuivons néanmoins nos démarches pour obtenir qu'un respect élémentaire soit accordé aux sites historiques et que les termes de la loi soient respectés.

La « Revue du Brabant » appuie avec force cette campagne méritoire et partage pleinement l'indignation que soulèvent semblables gestes de destruction on ne peut plus regrettables.

SEPTEMBRE, notre joie et notre peine

MOIS neutre par excellence : la balance est équilibrée entre l'été et l'automne. Les matins ont le visage pâle couvert d'un voile gris-perle, avec des larmes de rosée. Le ciel est plein de promesses bleues et blanches que le soleil fringant, dahlia de soufre, va dorer de son pollen. Ce sont des jours clairs, de vieil argent, saupoudrés de vieil or. Les arbres et les plantes sont humides jusque vers dix heures, alors qu'il n'y eut pas d'averses.

La nature prend ses vacances, elle vit au ralenti après avoir donné ses principaux produits. Le bétail s'épanouit encore dans les pacages. Les meules de paille, rondes comme des carrousels, ou rectangulaires comme des chaumières, sont dressées dans les chaumes. Les pommes de terre demi-hâtives sont arrachées. Les tomates et les haricots verts sont mis en conserve. Le regain bat son plein. On coupe aussi les luzernes presque violettes : provende d'hiver pour le bétail quand il sera au chaud dans les étables. Les gros fruits, les fruits durs sont à l'ordre du jour, enfants du soleil, satellites du soleil : pommes, poires, pêches, prunes et melons. Et vivent aussi les gros légumes ronds, ronds comme la terre, ronds comme le soleil : choux rouges et choux blancs. Et les tournesols, fleurs géantes, soleils en fleur, et ces autres qu'on appelle dahlias aux mille teintes différentes, bouquets bigarrés, immenses bouquets comme rires du soleil.

Au crépuscule, le soleil de braise descend à l'horizon dans une apothéose de ciel strié de rouge, de vert, de jaune, de violet, de bleu, d'orange, d'indigo. En face, des nuages grêles s'étirent lentement, à peine colorés par la réverbération du couchant. Près de la rivière, un brouillard dense qui empêche de bien respirer. La lune, dessinée au crayon blanc, fera les nuits calmes, d'un bleuté transparent aux odeurs de terre brûlée, d'herbes mouillées et de fleurs alanguies.

Les enfants sont retournés à l'école. Des bandes de pigeons remplissent le ciel de bruissement d'ailes. Il pleut parfois. Les feuilles se flétrissent, se décolorent. Celles des marronniers sont déjà fauves, comme léchées par des flammes. Quand il y a du vent, elles glissent en petits tas dans les rigoles. Les paysans ont labouré certaines parcelles de leurs champs. Ils étendent le fumier sur les éteules. Certaines journées sont monotones, avec soudain des éclaircies brutales, presque aveuglantes, et des gibouilles claquantes qui meurtrissent les fleurs. Des géraniums saignent. Voici l'automne. Les feux de fane crépitent. L'air est blanc, violet, gris, bleu. Les chemins sont humides. Les nuages voyagent. Ce soir la tour de l'église se profile sévèrement sur le ciel. Les hirondelles se préparent au grand exode. Bientôt on battra les noyers à coups de gaule. Il n'y a plus qu'une rose, couleur d'ambre jaune, au jardin : prière pour quelle espérance, mélancolie de quelle peine ?

Paul DEWALHENS.

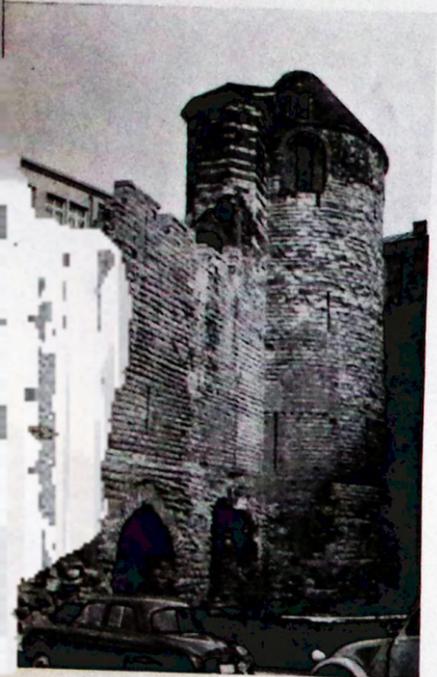
En touristes avisés, vous devez posséder nos

« 31 ITINÉRAIRES EN BRABANT »

Bureau d'accueil : 2, rue Saint-Jean, Bruxelles. — C.C.P. : 3857.76. — Prix : 25 F (Membres : 20 F).

Réponses aux questions du
Jeu de ville :

LA FILATURE



N° 1 : La tour dite « F. Anneesens », datant du XI^e siècle.

N° 2 : Elle sert de lieu de détention et de supplice.

N° 3 : Il se fera incarcérer.

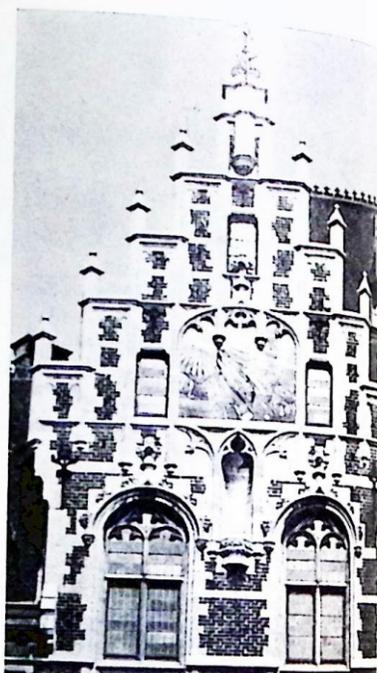
N° 4 : Anneessens, COLLIERS, rue Ant. Dansaert.

N° 8 : Actuelle, Pharmacie anglaise.

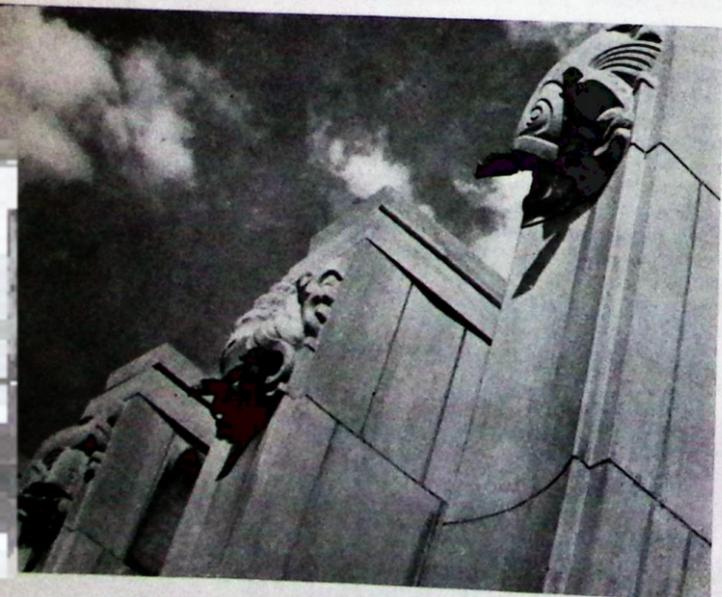
N° 9 : Un cadran solaire.

N° 10 : Godefroid de Bouillon, roi de Jérusalem.

N° 11 : La bibliothèque royale.



N° 5 : Ile de Delos, 1933.



N° 6 : Les Poissons.

N° 7 : La mer, ou mieux, la côte.



Godefroid de Bouillon.



Charles de Lorraine.

N° 12 : Charles de Lorraine.

N° 13 : Beau-frère de Marie-Thérèse d'Autriche.

N° 14 : Il fut gouverneur général des Pays-Bas, chargé d'introduire chez nous les réformes de l'Impératrice.

N° 15 : Non.

N° 16 : 48, 1948.



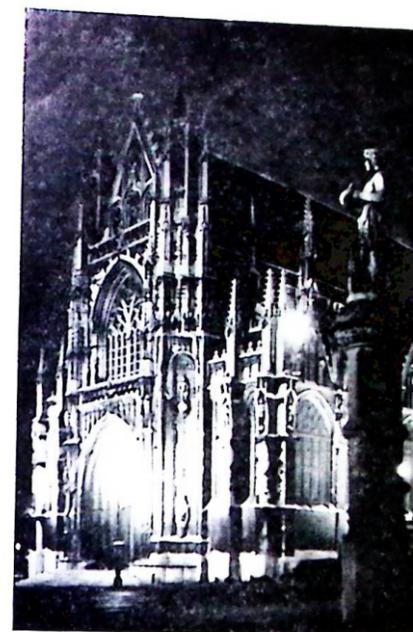
N° 17 : Le Prince de Ligne, 1735-1814.

N° 18 : De l'Autriche.

N° 19 : La rue aux Laines, la rue du Grand Cerf, le boulevard de Waterloo.

N° 23 : Le carrosse d'or.

N° 24 : Il pourra « Rouler Carrosse ».



N° 20 : Notre-Dame des Victoires.

N° 21 : Construite en 1304, par les Arbalétriers.



N° 22 : Galerie Le Zodiaque.



N° 25 : La Justice.

G. DE LOOF.
(Moniteur A).

(Photos : M. Hombroeck.)

Une "Semaine Autrichienne" à Bruxelles

A INSI que nous le signalons dans la relation de la visite du Brabant à Vienne, une « semaine autrichienne » se déroulera du 17 au 27 octobre prochain, dans notre capitale.

Voici le calendrier des diverses manifestations organisées à cette occasion.

Jeudi 17 oct. — 17 heures : Séance solennelle d'ouverture de la « Semaine autrichienne ». — Visite de l'Exposition économique, commerciale et touristique (Centre International Rogier). — 21 h. : Raout à l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

Vendredi 18 oct. — 17 h. : Inauguration des « Journées des Deux-Portes » (Hôtel Savoy). — 20 h. : « Les Noces de Figaro », au Théâtre Royal de la Monnaie. Direction musicale : Josef Krips, Solistes de l'Opéra de Vienne.

Samedi 19 oct. — 16 h. : Vernissage de l'Exposition « Vienne en Fête » à l'Hôtel de Ville de Bruxelles. — Le soir : Récital d'orgue à l'Eglise des Carmes (Prof. Forer).

Dimanche 20 oct. — 10 h. : Messe Solennelle à la Cathédrale St-Michel, avec le concours des « Wiener Sängerknaben » (Knaibenchormesse de Michael Haydn). — 15 h. : « Wiener Symphoniker », direction musicale W. Sawallisch; soliste : Paul Badura-Skoda (Palais des Beaux-Arts). Programme : 3^e Symphonie de Schubert, Concerto de piano en mi bémol majeur KV 482 de Mozart, 1^{re} symphonie de G. Mahler. — 20 h. : « Les Noces de Figaro » au T.R.M. (voir 18 oct.).

Lundi 21 oct. — 20 h 15 : « Wiener Sym-

phoniker », Palais des Beaux-Arts (voir 20 octobre).

Mardi 22 oct. — 20 h 30 : Soirée de Gala de l'amitié belgo-autrichienne à la Salle de la Madeleine.

Mercredi 23 oct. — 12 h 30 : « Wiener Oktett » aux « Concerts de Midi », Musée d'Art Ancien.

Jeudi 24 oct. — 12 h 30 : « A. Schnitzler », par P. Willems, aux « Middagen van de Poëzie », Résidence-Palace. — 20 h 30 : Récital de chant par Mimi Coertse, de l'Opéra de Vienne (Conservatoire Royal de Bruxelles).

Vendredi 25 oct. — 20 h 30 : « Concertus Musicus » (Ensemble de Musique Ancienne) à la Salle Gothique de l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

Samedi 26 oct. — Soir : « Anatol » de A. Schnitzler, par le Burgtheater de Vienne, au Palais des Beaux-Arts.

Dimanche 27 oct. — 11 h. : « Die Reihe » (Ensemble de Musique Contemporaine) à la Salle de la Rotonde du Palais des Beaux-Arts. — Matin : Messe à l'Eglise des Carmes, chantée par le « Wiener Akademie-Kammerchor ». — Soir : « Anatol » de A. Schnitzler au Palais des Beaux-Arts (Burgtheater de Vienne).

Fêtes breughéliennes à la Grand-Place



Le comité organisateur des fêtes breughéliennes qui se dérouleront sur la Grand-Place de Bruxelles le vendredi 13 et le samedi 14 septembre, s'est réuni récemment pour approuver le programme des festivités.

Autour de M. Léon Wielemans, président et grand maître de la Chevalerie du Fourquet, on remarquait les dirigeants du Syndicat d'Initiative, des Amis de Manneken-pis et du Club national d'aviation. On notait également la présence de Mme Van Leynseele, échevin des Beaux-Arts et des fêtes folkloriques et M. Piron, échevin de l'Instruction publique et des relations culturelles.

On apprend ainsi au cours de cette assemblée typiquement bruxelloise, que les festivités glorifiant la mémoire du célèbre peintre et joyeux compère Pierre Breughel, s'ouvriront dans le cadre merveilleux d'une Grand-Place tout illuminée, le vendredi 13 septembre à 19 heures, avec le concours de trois fanfares. Une vingtaine de charrettes décorées et fleuries débiteront des moules parquées, des escargots, des crabes, des bigorneaux et des « scholles ».

Pour distraire tous ceux qui participeront à cette fabuleuse kermesse breughélienne, des troupes de jeunes acteurs se produiront sur le podium et des scènes folkloriques seront interprétées par les artistes du Théâtre du Parc et du Théâtre de Quat'Sous.

Et le samedi 14, le même programme se déroulera, comme la veille, dans une ambiance de folle gaité.

AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS -

Une nouvelle dramaturgie belge va-t-elle naître en Brabant ?

Le Théâtre National de Belgique est à présent bien installé « dans ses meubles » au Centre International Rogier et l'indispensable période de rodage s'achève. De plus en plus, le T.N.B. tend vers un idéal qui s'apparente aux Maisons de la Culture telles qu'on les développe également en France, sous l'impulsion du ministre André Malraux. La troupe a bien en mains, à l'heure actuelle, la grande salle et la prochaine saison apportera une activité suivie dans la petite salle, car Jacques Huisman, le directeur du T.N.B., caresse un grand projet, qui est également une expérience très importante pour l'avenir du théâtre d'essence belge.

Car, en prenant possession des nouveaux locaux de la place Rogier, Jacques Huisman n'était pas satisfait : le T.N.B., depuis sa fondation peu après la Libération, a présenté une pièce belge par saison et il a joué trente adaptations signées par des auteurs de chez nous, mais il n'a pas réussi, tout en servant réellement nos écrivains dramatiques, à créer un courant d'intérêt entre le public et eux. Aujourd'hui il entend remédier à cette situation, qui lui échappait d'ailleurs puisqu'il ne disposait pas de l'instrument adéquat à une telle tentative.

Cet instrument, avec la petite salle du Centre, il l'a et il a confié à l'un de ses principaux assistants, Jean-Claude Huens, la direction de la section chargée de découvrir et de monter les auteurs belges. Le travail de défrichage a été mené durant toute la saison qui vient de s'achever : 250 manuscrits ont été lus, parmi lesquels trois seulement ont été retenus. Ils seront montés la saison prochaine à Bruxelles.

Les promoteurs de l'aventure — car c'en est une ! — estiment que l'« à priori » contre le théâtre belge est tombé à l'heure actuelle en ce qui concerne les metteurs en scène et les décorateurs et ils veulent arriver à le supprimer pour ce qui regarde les auteurs. « On ne suscitera cet intérêt pour une dramaturgie belge que si on parvient à susciter des auteurs », disent-ils.

Ce creuset est en pleine activité : il comprend un bureau de travail, dans lequel on reçoit les manuscrits, on les lit et on les commente par écrit. Après quoi, on reçoit les auteurs, on les guide, on les conseille et on discute avec eux. C'est en somme ce que fait depuis plusieurs années un George Devine en Angleterre : c'est lui qui, au sein de l'« English Stage Company », a suscité des auteurs tels que John Osborne, Harold Pinter, Shelagh Delaney, etc. « Et, disent les animateurs du T.N.B., pourquoi échouerions-nous là où Devine a si magnifiquement réussi ? »

L'exposition d'art de la province de Brabant.

L'Exposition que la Province de Brabant organise annuellement et à laquelle peuvent participer les peintres, sculpteurs, architectes et artisans d'art nés ou domiciliés dans le Brabant, dont les œuvres auront été agréées par un jury, se tiendra au Palais des Congrès à Bruxelles (Mont des Arts) du 27 octobre au 11 novembre 1963 inclusivement.

Cette exposition d'art sera accessible au public tous les jours de 10 à 18 heures. Un concours doté de trois prix respectivement de 15.000,—, 10.000,— et 5.000,— F sera organisé entre les artisans d'art belges, nés ou domiciliés dans le Brabant, admis à participer à l'exposition.

Pour l'obtention du règlement et tous renseignements complémentaires s'adres-

ser au secrétariat de la commission provinciale des Beaux-Arts, 22, rue du Chêne à Bruxelles — Bureau 14 — 1^{er} étage. Les bulletins d'adhésion doivent être rentrés avant le 15 septembre 1963.

Les métiers d'art.

Deux concours sont organisés l'un par la section de la tapisserie murale, l'autre par la section spécialisée du vitrail de la Commission Nationale des Métiers d'Art. Ils sont réservés aux artistes de nationalité belge, âgés de moins de trente-cinq ans au 31 décembre 1963.

Le premier propose la création d'un carton de tapisserie de petit format : un mètre de haut sur un mètre cinquante de large. Le sujet est laissé au libre choix de l'artiste mais la composition doit être originale et conçue pour une réalisation en tapisserie. L'exécution en tapisserie comportera l'emploi du point moyen, c'est-à-dire de cinq fils et demi de chaîne par centimètre.

Le second propose la création d'un carton de vitrail.

Sujet proposé : La chasse. Dimensions : 1 m 20 de haut sur 1 m 50 de large.

Technique d'exécution : au gré du participant (verre antique ou dalle de verre). Les projets seront présentés à grandeur d'exécution et en couleurs. Ils ne porteront pas de signature.

Les récompenses suivantes sont prévues :

Pour le premier projet. — Un premier prix de 8.000 F; un deuxième prix de 7.000 F; un troisième prix de 6.000 F; une première prime d'encouragement de 3.500 F; une deuxième prime d'encouragement de 3.000 F; une troisième prime d'encouragement de 2.500 F.

Pour le second projet. — Un prix de 20.000 F; une première prime d'encouragement de 4.000 F; une deuxième prime d'encouragement de 3.000 F; une troisième prime d'encouragement de 2.500 F; une quatrième prime d'encouragement de 2.000 F.

Les œuvres devront être déposées les 23 et 24 octobre 1963 à la Commission Nationale de Crédit professionnel, 8, avenue des Arts à Bruxelles 4.

CEUX QUI PARTENT...

Nos dévoués et excellents collaborateurs MM. Antoine et Joseph Demol ont eu la profonde douleur de perdre leur père, PHILIPPE DEMOL, décédé dans sa 71^e année.

La « Revue du Brabant », qui partage leur lourde peine, leur présente ses condoléances les plus émuees.

Toone s'installe dans l'« ilot sacré »

Les « Amis de Toone » ont vécu des heures décisives... C'est que les marionnettes bruxelloises ont changé de local; en effet, le vendredi 30 août, à 15 heures, elles ont fait de touchants adieux aux gens du quartier de la Chapelle pour aller s'installer à la Maison du Roi où les caves de cet important bâtiment de l'ilot sacré les abriteront définitivement.

Ainsi donc les habitants du Llievenshoek ont vu, non sans tristesse mais néanmoins le cœur léger, le départ des marionnettes vers d'autres lieux, alors qu'il n'y a pas tellement longtemps, on redoutait que ce petit théâtre populaire et folklorique disparût à tout jamais.

L'inauguration des nouveaux appartements de Toone se fera avec pompe le 13 septembre prochain. Et, en cette occasion, Toone sortira de sa cave pour aller donner une représentation.

LES CONSEILS DE L'OFFICE DU BON LANGAGE

NE DITES PAS

- Auparavant de partir, auparavant que vous partiez...
- La correction du langage facilitera et contribuera à votre succès.
- Le sale linge.
- Je m'attends qu'il vienne.

- Bonjour, Messieurs, Dames.

- Mon père a marié ma mère en 1937.
- Jusque Paris, jusque trois heures, jusque la semaine prochaine.
- Aussi vite qu'on le lui demandera, il le fera. Si vite qu'on l'en priera, il se mettra à notre disposition.
- Je ne connais pas de plus mauvaise langue que la sienne.
- Ce train n'est pas renseigné dans le guide des chemins de fer.
- Du haché.
- Il va encore y avoir une drache.
- Il a les cheveux tout crollés.
- Il a les cheveux longtemps sorti.
- Il est déjà longtemps sorti.
- Gagner trente francs à l'heure.

- Cent et deux.
- Un appartement de trois places.

DITES

- Avant de partir, avant que vous partiez (ou que vous ne partiez !...).
- La correction du langage facilitera VOTRE succès et y contribuera.
- Le linge sale.
- Je m'attends qu'il viendra (mais je ne m'attends pas qu'il vienne). Je m'attends à ce qu'il vienne.
- Bonjour, Mesdames; bonjour, Messieurs.
- Mon père a épousé ma mère en 1937.
- Jusque à Paris, jusque à trois heures, jusque la semaine prochaine.
- Dès qu'on le lui demandera, il le fera. Aussitôt qu'on l'en priera, il se mettra à notre disposition.
- Je ne connais pas de plus mauvaise langue que lui.
- Ce train n'est pas signalé (mentionné dans l'Indicateur des chemins de fer).
- Du hachis. De la viande tachée.
- Il va encore y avoir une averse.
- Il a les cheveux bouclés, frisés.
- Il est sorti longtemps ontemps.
- Gagner trente francs de l'heure.
- Gagner trente francs par heure.
- Cent deux.
- Un appartement de trois pièces.

LA TARTE DE WAVRE

La tarte au « blanc stofé », la tarte légère, au parfum délicat, au goût savoureux qui fait la réputation de la ville de Wavre, possède ses quartiers de noblesse.

Ce n'est pas en une seule génération que l'art du pâtissier a pu atteindre ce point de perfection que nous lui connaissons. De générations en générations, la recette s'est transmise dans les familles wavriennes, et ceux qui ont passé la cinquantaine se souviennent des quantités invraisemblables de tartes noires ou blanches, aux prunes ou au fromage, que transportaient les charrettes à chiens des fourniers, lorsque approchait le dimanche suivant la Saint-Jean-Baptiste, jour de fête paroissiale et communale de la ville; or, ce n'était là qu'une bien minime part de ce qui allait être consommé. De nombreuses ménagères, en effet, préféraient cuire elles-mêmes, dans leurs fours chauffés avec du bois d'essences choisies, les tartes de la fête.

En se transmettant, la recette a subi, évidemment, de légères transformations, et c'est ainsi que la tarte préparée par la famille Brion, n'était pas identique à celle de la famille Joris. Chaque maison était d'ailleurs fermement convaincue que sa recette était la seule bonne, la seule véritable, la seule héritée d'une formule dont l'origine se perd dans la nuit des temps. C'est ainsi que chaque pâtissier a sa tarte personnelle. Toutes ont un air de famille, mais elles diffèrent comme peuvent différer des descendants d'un même ancêtre. Certains conservent jalousement la pureté de la race, d'autres l'abâtardissent par l'apport d'éléments tout à fait étrangers.

Dans le « Jeu de Jean et Alice » qui retrace une page de l'histoire de Wavre, vers les années 1222, la tarte au fromage occupe une place importante. Une danse lui est dédiée, mais c'est là une légende.

« Nous sommes les petits mitrons
Et voici nos tartes dorées,
Les bonnes tartes à la makée.
A vous, amis, nous les offrons ! »

« Makée » est, en réalité, plus nivellois que wavrien; c'est « blanc stofé » qu'il eût fallu dire.

Aussi loin que nous pouvons remonter dans la « petite histoire », nous apprenons que, chez nous, il a toujours été coutume d'offrir des tartes à l'occasion des réjouissances, des fêtes, des réunions de tous genres. Grâce à cette habitude, nous avons la preuve que cette tarte était déjà connue en 1660.

A cette époque donc, le prieuré de Basse-Wavre envoya à Sébastien Bellet, receveur de l'abbaye d'Afflighem, une tarte qu'on lui présenta sur un beau plat d'étain marqué des armes du prieuré. Or, Sébastien Bellet, personnage très influent et fort riche de Wavre, n'en était pas moins un voleur et un faussaire; plus tard même, il se rendit coupable d'une tentative d'assassinat.

Dans un article publié dans « Wavriensia », T. III, n° 1, Jean Martin nous conte que, lorsque Bellet eut reçu ce présent, « Barthelane Piron, femme de Jean de Rouf, l'aperçut quelque temps après, martelant ce plat.

— « Que fait-il là ? demanda-t-elle à Catherine del Sart, la servante.

— Bah, répliqua celle-ci, c'est le plat de Basse-Wavre qui danse ! Bientôt on va recharger les étains.

— N'est-il pas honteux, répartit Barthelane, de faire cela quand on vous apporte quelque chose. »

Grâce à ce larcin mineur, un fait-divers de l'an 1660 fait donc état d'une tradition : l'offrande d'une tarte au fromage en gage d'amitié ou de gratitude. Celle-ci s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Puisse-t-elle durer des siècles encore !

Cependant, ne vous imaginez pas pouvoir vous procurer cette spécialité en dehors de Wavre car, ainsi que l'explique un extrait du « Jeu de Jean et Alice » :

« Mais vous voulez ma recette...
N'en saurez rien.

Toujours la tiendrai secrète,
Vous pensez bien ».

A. BRASSEUR-CAPART.

Anderlecht fête saint Guidon.

C'est le dimanche 15 septembre que se déroulera dans les rues centrales d'Anderlecht la pittoresque procession de Saint-Guidon, saint protecteur des chevaux, des cochers et des cultivateurs.

Les divers épisodes de la vie du laboureur, canonisé depuis plus de huit siècles, sont figurés par de splendides groupes, dans le cortège coloré qui escorte ses reliques.

Parmi les miracles de sa légende imagée on voit d'abord l'ange qui conduit sa charrue pendant qu'il est allé porter son pain à ses parents pauvres. Au retour, Guidon aperçoit son maître et, craignant d'être admonesté, glisse furtivement une motte de terre dans sa musette. Le maître le questionne et veut savoir ce qu'il a fait de sa nourriture.

O prodige ! dans la musette, la motte de terre s'est changée en pain.

Il y a aussi ce bâton que Guidon a planté en terre pour faire plus dévotement son oraison. Ce bâton de bois sec se couvre aussitôt de rameaux et de feuilles.

Une fresque animée.

Ces épisodes de la légende dorée, représentés naïvement sur les anciennes fresques de la vénérable collégiale d'Anderlecht, revivent là. La charrue est semblable à celle que des peintres pieux et primitifs ont peinte sur les murailles. Elle est trainée par deux puissants brabançons. L'ange qui la mène est une fille de fermier.

Saint Guidon, lui-même, est un paysan très fier de figurer le saint patron des paysans, le laboureur-ancêtre élevé à la dignité des autels.

On voit encore saint Guidon quitter sa charrue pour devenir sacristain à Laeken.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

SEPTEMBRE

- 1 AARSCHOT : Consécration solennelle par Mgr Suenens de la nouvelle église du Christ-Roi.
- ETTERBEEK : Cortège folklorique, carnavalesque et publicitaire sur tout le territoire de la commune.
- HAL : Grande procession priante en l'honneur de Notre-Dame (à la place du Cortège historique) avec la participation des groupements des congrégations.
- OVERIJSE : Fêtes du raisin et du vin.
- GRIMBERGEN : Concert de Carillon par M. Feyen (19 à 20 heures).
Tous les dimanches de septembre ainsi que les trois premiers jeudis au mois.
- TIRLEMONT : Récitals d'été, Carillon 1963, par André Wagemans (20 h 30).
- 3 UCCLE : Cortège patriotique et feu d'artifice.
Ils sont organisés par l'Administration communale pour l'anniversaire de la libération de la commune.
- 7/8 GANSHOREN : Grande foire (rue de l'Eglise et environs). Le 9, 53^e marché annuel avec attractions diverses.
- 8 ASSE : Pèlerinage à la chapelle de Kruisborre.
Ce monument a été édifié à l'emplacement où eut lieu le miracle de la première croix, conservée en l'église St-Martin.
- LOUVAIN : Procession de « Notre-Dame du Siège de Louvain ».
En souvenir de la délivrance miraculeuse de la ville du siège de 1635. — Fière Margriet. — Festival des Saisons. Festival des hommes nés la même année (folklore).
- LIERRE : Illumination folklorique des maisons et procession lumineuse en l'honneur de Notre-Dame.
- VILVORDE : Cortège folklorique et de réclames. Départ à 15 heures.
- ZETRUD-LUMAY : Procession du « Romarin », à la Chapelle de Bon Secours.
Sortie vers 9 h 30, avant la grand-messe. Si le temps le permet, une seconde procession s'effectue autour du quartier de la chapelle.
- OPHAIN-BOIS-SEIGNEUR-ISAAC : Procession du Très Saint Sacrement du Miracle, avec reliques, après l'Office de 9 heures.
- 9 GRIMBERGEN : Concert de carillon, par M. Feyen (19 à 20 heures) à l'occasion du marché annuel.
- 14 ST-GILLES-BRUXELLES : Braderie avec sortie des géants.
Cette manifestation est organisée par l'Union des Commerçants du Centre-St-Gilles.

ETTERBEEK : Grande fête de plein air.
Elle se déroule au Parc Louis Van Hooveld. (Bals, concerts, forains, illuminations). (Jusqu'au mardi 17).

AUDERGHEM : Exposition internationale philatélique : Vente du timbre « Europe 63 ». — Jusqu'au 22 septembre.

15 ANDERLECHT : Procession historique de Saint-Guidon (protecteur des chevaux, des cochers et des cultivateurs) et Notre-Dame de Grâce. Sortie à 15 heures.

DIEST : Procession des reliques de St-Jean-Berchmans et messe solennelle à l'église Saint-Sulpice, à 11 heures.

13 WAVRE : Quartier Sainte-Reine : Sortie musicale, Jeux populaires, Mat de Cocagne.

20 HOEILAART : Fêtes du Raisin (jusqu'au 30 septembre). Le 29 se déroule un grand cortège folklorique.

21-22 WAVRE : Fêtes de la Wallonie.
Organisées par le Comité Patriotique des Fêtes Wallonnes de septembre (voir affiche spéciale).

21 IXELLES : Cortège folklorique « Les Wieze Oktoberfeesten » organisé par le Syndicat d'Initiative de Wieze.

26 BRUXELLES : 13^e semaine internationale du film de tourisme et de folklore (jusqu'au 3 octobre).

28 AUDERGHEM : Championnat de Belgique des « Caisses à savon ».

A 14 h 30, à Auderghem-Transvaal.

29 NIVELLES : Procession du « Tour de Ste-Gertrude ».

Départ à 7 heures du matin pour arriver à l'église à 15 heures.

ETTERBEEK : Parc Louis Van Hooveld à 15 heures : Concert par la Musique de la Gendarmerie.

AARSCHOT : Journée flamande du tourisme.

OCTOBRE

1 ETTERBEEK : « Salon d'automne », exposition de peinture, sculpture, gravure et métiers d'art (16, rue Joseph Buedts — Pendant toute la quinzaine).

6 GRIMBERGEN : Concert de carillon, par M. Feyen (19 à 20 heures), ainsi que tous les autres dimanches du mois.

HAL : Grand tour de Notre-Dame de Hal (à 14 heures). Le parcours effectué est de ± 8 km.

12 BRUXELLES : Cathédrale St-Michel (20^e anniversaire de la Maîtrise Sainte-Gudule).

« Messe du couronnement » (Mozart) et « Dettingen Te Deum » (Haendel), par la Chorale de Wolfsburg (Allemagne).

- SCHAERBEEK : Foire d'hiver (Dailly - Bienfaiteurs).
- 20 WAVRE : Concours national de labours et Gymkhana pour tracteurs.
Sur les terres de l'Ecole d'Agriculture, route de Bruxelles).
- 27 MEISE : Concert de carillon, par J. Rot-tiers à 11 heures (Christ-Roi).

NOVEMBRE

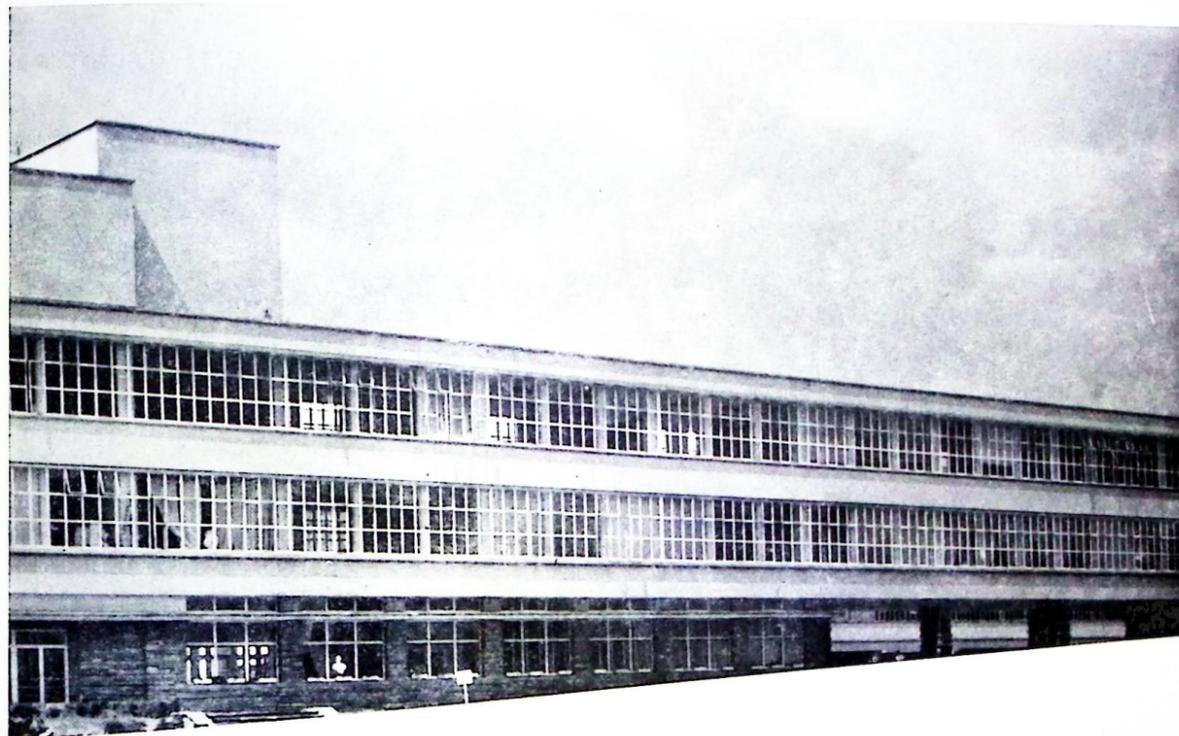
- 1 DANS TOUTE LA PROVINCE : Homma-ge solennel aux victimes militaires et civiles des deux guerres.
MEISE : Concert de carillon, par J. Rot-tiers, à 11 heures (Fête de tous les saints).
- 3 TERVUREN : Fête de Saint-Hubert. Messe en plein air, bénédiction des chevaux et des chiens, à la chapelle Saint-Hubert.
BRUXELLES : Messe solennelle de Saint-Hubert et bénédiction des pains à l'église Notre-Dame du Sablon.
MONTAIGU : Procession aux chandelles.
- 9 BRUXELLES : Cathédrale St-Michel.
« Requiem » (Fauré) et « Deutsches Re-quiem » (Brahms), par « les Chanteurs de St-Eustache » et l'orchestre Lamoureux - Paris.
- 10 BRUXELLES : Cathédrale St-Michel.
« Missa Papae Marcelli » (Palestrina), par « Les Chanteurs de St-Eustache ».

- 11 DANS TOUTE LA PROVINCE : Hommé-moration de l'armistice (11 heures).
GRIMBERGEN : Concert de carillon, par M. Feyen (19 à 20 heures).
MEISE : Concert de carillon à l'occasion de l'armistice et de la Saint-Martin (11 h.).
- 15 GRIMBERGEN : Concert de carillon (19 à 20 heures). Fête de la dynastie.
MEISE : Concert de carillon (11 heures). Fête de la dynastie.
- 17-18 GANSHOREN : Fêtes de la Saint-Mar-tin. Cortège folklorique.
- 21 MEISE : Concert de carillon (19 heures). Fête Ste-Cécile.
- 22 GRIMBERGEN : Concert de carillon (19 à 20 heures). Fête Ste-Cécile.
- 23 ETTERBEEK : Spectacle de marionnettes pour les enfants des écoles (Rue de Ger-lache : 14 à 16 heures).
- 30 TIRLEMONT : Bal du bourgmestre (21 h.).

DECEMBRE

- 1 MEISE : Pèlerinage des forgerons et pro-priétaires de tracteurs à la chapelle Saint-Eloi (Hasseltberg). Bénédiction des che-vaux.
- 24 DANS LES GRANDES ABBAYES : Messe de Minuit.
DANS LES GRANDS CENTRES : Féeries de Noël et illuminations.

Soyez Guide touristique !

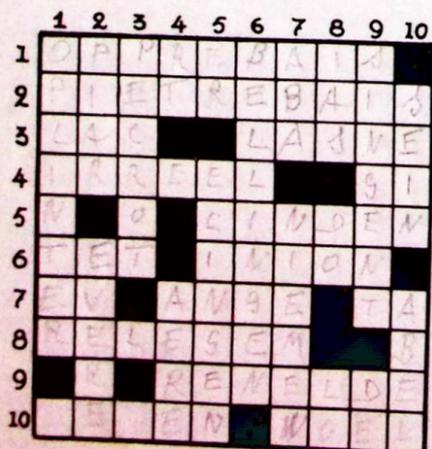


NOS MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 44

HORIZONTELEMENT

1. Commune du Brabant où l'on peut voir un moulin qui fut érigé en bois en 1826 et reconstruit en briques en 1850.



2. Pittoresque village près de Jodoigne.
3. Un des attraits de Genval. Rivière du Brabant.
4. Imaginaire. La moitié d'une héroïne de Colette.
5. Village brabançon du Hageland qui possède la petite chapelle Notre-Dame sur le Speelberg.
6. Arrose Perpignan. Nom scientifique de l'occiput.
7. Abréviation postale. Une des maisons de la Grand-place de Bruxelles. Possessif.
8. Village brabançon au nord de Zellik.
9. Sainte qui a donné son nom à la très belle église de Saintes.
10. Nom flamand d'un village brabançon qui possédait jadis un château duquel ne subsistent plus que deux tours car-rées à clochetons bulbeux et un mur percé d'un porche. Fête de la Nativité.

VERTICALEMENT

1. Village près de Tirlemont qui posséda l'Abbaye du Val-des-Vierges (XIIIe siècle), dont il ne reste que le porche d'entrée.
2. Petit affluent du Train. Commune dont la belle église Saint-Vincent fut res-taurée, après les bombardements de 1943.

3. Hameau du Brabant, près de Bossut.
4. Deux lettres de Rotselaar. Donne de l'air.
5. Fin de verbe. Village près de Gaan-beek.
6. Village brabançon non loin de Hal.
7. Roi de Hongrie. Fleuve russe.
8. De bas en haut : singe américain. Note. Saint de France.
9. Imitent. Protège le loigt.
10. Partie du corps. Fils d'Adam.

Pierre LAURENT.

SOLUTION DU N° 43



Pour cela : inscrivez-vous aux cours du soir (régime français ou néerlandais), donnés au C.E.R.I.A., à l'Ecole Provinciale des Industries Alimentaires et du Tourisme.

CONDITIONS D'ADMISSION :

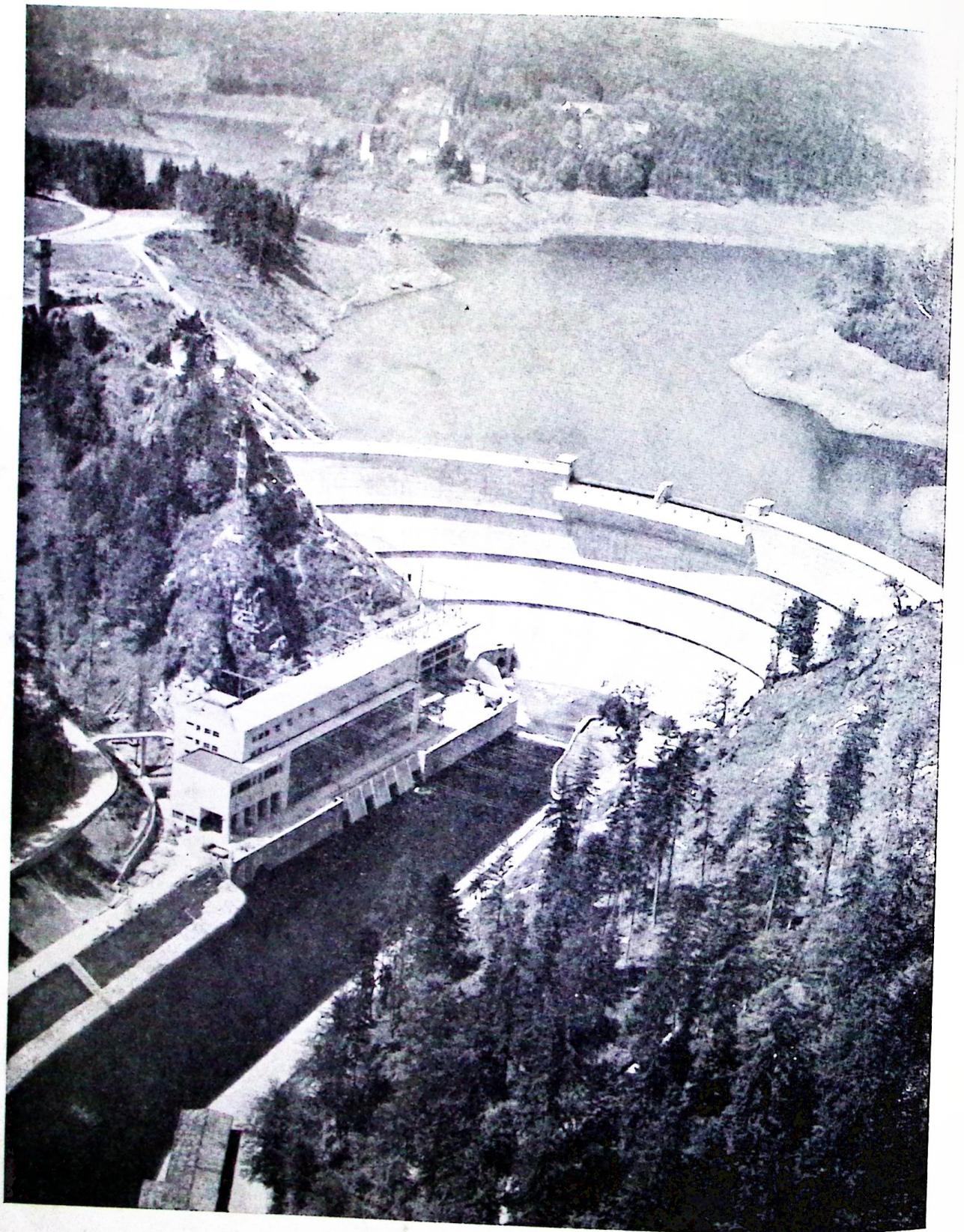
- Avoir terminé avec fruit les humanités ou
- Etre porteur du diplôme d'instituteur ou d'un titre supérieur à ce dernier.

INSCRIPTIONS ET RENSEIGNEMENTS :

A l'Ecole, avenue Emile Gryson, Anderlecht-Bruxelles 7.

Tél. : 22.79.10 - 22.79.19.

21.91.61 - 22.33.96.



La centrale de force motrice de Ottenstein sur Kamp est une des grandes centrales de la Newag. Cette société se charge d'exploiter les forces hydrauliques de la Basse-Autriche comme source d'énergie pour l'économie ainsi que pour la fourniture de courant (lumière et force motrice) à la population.